

DESTINATION ÉGYPTE

RADIO VINO, LA RADIO QUI SE PICOLE [P.06]

RENCONTRE AVEC LES FRÈRES **DARDENNE** [P.08]

FESTIVAL LUMIÈRE, NOTRE SÉLECTION DE CLASSIQUES À VOIR [P.12]

le petit

DU 05.10.22

AU 18.10.22

N° 1023

Bulletin

LE JOURNAL GRATUIT DES SORTIES À LYON



À LA UNE
**LES EXPOS CHAMPOLLION
& TOUTANKHAMON**

P.18

WWW.PETIT-BULLETIN.FR/LYON

ANNE-DOMINIQUE TOUSSAINT PRÉSENTE
UN BRAQUAGE FAMILIAL HILARANT !

KONDINI



ROSCHDY ZEM ANOUK GRINBERG

NOÉMIE MERLANT LOUIS GARREL

L'INNOCENT

UN FILM DE LOUIS GARREL

LE 12 OCTOBRE AU CINÉMA



Radiant BELLEVUE



VANESSA PARADIS, SAMUEL BENCHETRIT **MAMAN**

MER. JEU. VEN. 14, 15 & 16 DEC. 22

Réservations : 04 72 10 22 19 | LYON CALUIRE
www.radiant-bellevue.fr

Locations: Fnac, Carrefour, Géant, Magasins U, Intermarché, www.fnac.com et sur votre mobile.
BELLEVUESAS, 1 rue Jean Moulin, 69300 Caluire - Siret 751 743 618 00025 - Licences L-R-21-3056, L-R-21-3897, L-R-21-3896

Borderline(s) Investigation #2



Frédéric Ferrer
Vertical Détour

15 > 17 nov. 2023
Pôle Pixel
Villeurbanne

THÉÂTRE NOUVELLE GÉNÉRATION
CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL - LYON

WWW.TNG-LYON.FR
04.72.53.15.15

édito

Le Festival Lumière, à l'origine dédié au passé, va peut-être bien se retrouver tendance - et pas parce qu'il programme désormais aussi des avant-premières ou des films sortant la même semaine en salles (cf. *L'Innocent*, de Louis Garrel, qui est notre choix de la quinzaine), mais bien parce que côté cinéma aussi, le passé est à la mode. Nombre de succès ne sont que des énièmes séquelles, préquelles ou spin-off de franchises à succès des années lointaines (de Marvel à *Top Gun*), mais de plus en plus de salles et grands réseaux programment des blockbusters des années 80 ou 90 en mode nostalgie (re-baptisée "culte"), pour remplir des salles qui n'ont pas encore retrouvé leur public d'avant Covid. Si le cinéma d'art et essai est orphelin des cinéphiles réguliers n'ayant pas retrouvé le chemin de la salle, c'est là encore un classique ressorti - *La Maman et la Putain* de Eustache - qui a surperformé cette année. Et ça tombe bien, puisque Lumière a tout ça : un rare Eustache, du *Pulp Fiction* ou encore un Coppola remasterisé et les plus accrocheurs des films de Tim Burton. Succès assuré. SB

Le Petit Bulletin Lyon
SARL de presse au capital de 131106,14 €
RCS LYON 419 611 500
33 avenue Maréchal Foch - 69006 Lyon
Tél. : 04 72 00 10 20
www.petit-bulletin.fr/lyon

Tirage moyen 40 000 exemplaires
Impression Rotimpress
Diffusion Diffusion Active
Directeur de la Publication Marc Renau
Rédacteur en Chef Sébastien Broquet
Rédaction Jean-Emmanuel Denave,
Stéphane Duchêne, Louise Grossen,
Nadja Pobel, Vincent Raymond
Ont également participé Camille Brenot, Sarah Fouassier, Adrien Simon
Agenda Camille Brenot
Commerciaux Elisabeth Bruere, Nicolas Claron,
Nicolas Héberlé, Benjamin Warneck
Maquette & design Morgan Castillo
Graphiste pubs Anaëlle Larchevêque
Motion design Anne Hirsch
Community manager Louise Grossen
Webmaster Gary Ka
Développement web Frédéric Gechter
Vidéo Marion Ains, Ophélie Dugué, Alice Forgeot
Podcast Adrien Fertier
Comptabilité Oissila Toulouel

Pour contacter l'équipe commerciale :
hello@lyon@petit-bulletin.fr

Une publication du Groupe Unagi
www.groupe-unagi.fr

ISSN 2824-7035

GRATTE-CIEL NORD : UNE VRAIE POLITIQUE DE LOGEMENT

Villeurbanne / Construire une ville pour ses habitants. Ça pourrait être logique, mais ce n'est pas si courant alors saluons le projet des Gratte-ciel nord qui verront le jour à l'horizon 2026-27 et dont le premier permis de construire vient d'être déposé. PAR NADJA POBEL

« S'inscrire dans les pas de Lazare Goujon [Ndlr : maire socialiste

de Villeurbanne de 1924 à 1935 puis de 1947 à 1954] fout la trouille du mauvais geste. On sent le poids de l'histoire » résume Agnès Thouvenot, adjointe à l'urbanisme de la mairie de Villeurbanne. Quand en 1934 sont inaugurés les Gratte-ciel, c'est un cas unique en France. Non pas concernant les habitations - celles du quartier des États-Unis à Lyon, de Bagneux ou Drancy, sont comparables dans les années 30 - mais parce que c'est un ensemble plus vaste qui voit le jour, comprenant des commerces, la mairie, un dispensaire, des écoles, une piscine nichée (et c'est toujours le cas) sous le palais du travail, l'actuel TNP. Jean-Paul Bret, édile de 2001 à 2020, en a bien conscience quand il lance il y a une vingtaine d'années le projet des Gratte-ciel nord, au-delà du cours Émile-Zola.

Un net coup d'accélérateur a été enclenché du fait d'une bonne entente entre les exécutifs de la Métropole et de la ville de Villeurbanne depuis deux ans. Voici donc le permis de construire déposé pour cette vaste surface divisée en îlots. Déjà, le lycée Pierre Brossolette est sur pied, ouvert, sur une partie de la nouvelle esplanade Agnès Varda ; l'ancien sera détruit. Le groupe scolaire Rosa Parks est également ouvert. Bientôt, se trouveront aussi ici un tiers-lieu, une crèche, un BIJ (bureau d'information jeunesse), un cinéma de quatre salles et 613 places (qui remplacera le Zola, dont l'actuel directeur a déjà dirigé un complexe de quatre salles à Valence...) et quarante commerces. Ils ne seront pas confiés à un fonds d'investissement pour en faire un énième centre commercial, mais gérés par la Société villeurbannaise d'urbanisme, SVU, en prenant garde à ne pas faire concurrence à ceux du sud et à ce que soient présents des commerces indépendants et pas seulement des chaînes. Ça n'a l'air de rien, mais c'est une décision politique claire qui influera au quotidien sur la vie de chacun.

Ce projet résolument urbain sera végétalisé au maximum (plus de 300 nouveaux arbres et arbustes plantés) mais ce n'est évidemment pas là qu'il faudra chercher un poumon vert à Villeurbanne. L'objectif est « d'épaissir » le centre-ville, rendu aux piétons et au tram (le T6 arrivera début 2026). Les livraisons seront centralisées



« Un plus grand confort des résidents et une densité raisonnable, aimable »

« Il faudrait construire des villes à la campagne... »
(Alphonse Allais)

hors du centre et le dernier kilomètre se fera en mode doux. C'est dire aussi si la lutte de Cédric Van Styvendael, l'actuel maire de la 19^e commune de France, contre les dark store, s'inscrit dans une cohérence politique.

TERRASSES-JARDINS

Mais le nerf de la guerre est bien le logement qui occupera la majeure partie de ces nouveaux espaces. 855 logements seront créés (dont une résidence étudiante). Ça aurait pu être plus. L'architecte en chef, Nicolas Michelin, relève que ce projet a été fait « sur mesure pour les Gratte-ciel » et n'est « pas allé à la capacité maximale qu'autoriserait le PLU, plan local d'urbanisme » pour un plus grand confort des résidents et une densité « raisonnable », « aimable » même.

Dispatchés en quatre îlots qui comprennent chacun six à sept tours (pour neuf architectes au total), ces habitats ne seront pas soudés les uns aux autres comme c'est le cas pour les anciens gratte-ciel et laisseront aussi plus d'accès à la lumière naturelle,

d'autant qu'ils ne sont pas aussi hauts que les précédents. Avec 59 m, la tour d'angle de l'îlot B toisera les autres, plus petites, mais sera toujours inférieure à celles qui amorcent les Gratte-ciel sud. Conformément au travail de Mörice Leroux, architecte des années 30 de ceux du sud, le gradinage des immeubles a été respecté et, au sommet, se trouvent des attiques, un espace commun pour que les habitants se retrouvent et profitent du soleil et de l'air. De la politique, encore.

TOUT ÇA POUR QUI ?

Cédric van Styvendael est très clair : « faire de la politique, ce n'est pas jouer à Sim city en posant des blocs. Il faut une ambition ». La sienne est de ne pas mener ce projet « au détriment des habitants déjà là » et de positionner ces habitations dans un cadre plus large comprenant les rues adjacentes jusqu'à la place Chanoine Boursier, actuellement un vaste parking occupé par un marché auquel il ne touchera pas le nombre de forains. Il dit réfléchir à placer, dans les contreforts des

gratte-ciel, une halle alimentaire coopérative, un nouveau lieu de commerce en lien avec ceux existants.

Surtout, le maire précise que seuls 15 % des logements seront en accession libre, livrés à la jungle immobilière. Le reste sera du logement social à 60% ou à prix plafonné à -5 % du prix du marché, permettant ainsi à la classe moyenne de vivre encore en centre-ville. Ultime défi, car fut un temps un certain Gérard Colomb a fait exactement le contraire en livrant la Presqu'île lyonnaise à des fonds d'investissement émiratis (repassé sous pavillon français en 2020). Depuis, pied à pied, la Métropole, Villeurbanne, Lyon luttent contre les loyers démesurés, à leur mesure et en fonction de ce que leur autorise la loi avec une réglementation plus sévère des Airbnb, l'encadrement des loyers, le bail réel solidaire, en reprenant en mains des projets livrés à des grands groupes (comme l'ancien collègue Maurice-Scève)...

Cédric van Styvendael conclut en prenant le contre-pied d'une formule toute faite : « je ne veux pas une ville "apaisée". Je ne veux pas qu'il n'y ait personne, je veux que ça vive, qu'il y ait des gens ! »



© Pierre Verrier

Un passé loin d'être dépassé

LE CHR D A 30 ANS

Musée / Cinq ans après le Procès Barbie qui s'est tenu à Lyon en 1987, le Centre d'Histoire, de la Résistance et de la Déportation ouvrait. Le week-end des 15 et 16 octobre marque ses trente ans d'existence. Sa directrice Isabelle Doré-Rivé en dit la nécessité et l'avenir.

PROPOS RECUEILLIS PAR NADJA POBEL

Comment se porte le CHR D ?

Isabelle Doré-Rivé : On a reçu 1, 6 million de visiteurs en trente ans, ce qui n'est pas mal sachant que nos espaces ne sont pas très grands. Notre thématique est un peu aride, mais ces sujets intéressent aujourd'hui, peut-être plus encore avec le contexte géopolitique. C'est toujours compliqué de décortiquer les motivations du public, mais on a des échanges, dans les salles ou via le livre d'or : ils font très facilement le parallèle entre la situation actuelle et l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. Il faut bien sûr éviter les anachronismes, mais cette guerre est une clé de compréhension du monde contemporain très importante, que ce soit pour la montée de l'extrême-droite en France ou la crise en Ukraine, notamment par les mots utilisés sur la notion de violence, de guerre, de paix.

« Nous avons un rôle d'éducation au sens vraiment large et l'éducation n'est pas un vaccin qui garantit de tout »

Notre pic de fréquentation date de 2014 avec 85 000 visiteurs. Ça correspond à la commémoration des 70 ans de la Libération et à l'exposition *S'habiller en temps de guerre* et c'était peu de temps après l'inauguration du nouveau parcours permanent en 2012. De façon générale, il y a une vraie appétence du public pour les sujets très concrets. Celle sur *l'Alimentation en temps de guerre* avait aussi très bien marché.

Dans le parcours permanent, on entend Lucie Aubrac dire que le monde avait fait une erreur en sous-estimant Hitler, considéré alors comme un "sous-Mussolini". Giorgia Meloni vient d'accéder au pouvoir suprême en Italie et ne renie pas le fascisme mussolinien. Comment votre musée peut (ou ne pas) coller à une telle actualité immédiate ?

Il y a un symbole terrible : elle arrive au pouvoir pile un siècle après la Marche sur Rome de Mus-

solini. Mais oui, c'est compliqué à traiter car nous avons un rôle d'éducation au sens vraiment large et l'éducation n'est pas un vaccin qui garantit de tout. Convaincre des gens qui sont déjà convaincus des bienfaits de la démocratie est assez facile. Ceux qui, pour des raisons souvent économiques, se tournent vers les extrêmes n'ont pas forcément accès à notre discours. Mais on peut donner des armes à des citoyens (notamment les scolaires qui représentent un tiers à un quart du public) pour comprendre ce qui se passe et leur rappeler qu'ils ont un rôle à jouer.

NUMÉRISER LES COLLECTIONS

Il y a eu le temps du souvenir, puis de la mémoire et désormais le temps de l'Histoire disiez-vous à la réouverture du parcours permanent en 2012...

Oui c'est encore plus vrai qu'il y a dix ans. On n'est plus du tout en lien avec les acteurs des faits, disparus. Mais on a accès à leurs archives au sens très large : photos, objets fabriqués dans des camps de prisonniers. Les quelque 700 témoignages audio dont nous disposons ont été numérisés en 2017, avec l'aide de l'INA.

Depuis trente ans, et surtout depuis les dix dernières années, les collections du musée se sont ainsi largement accrues. On aimerait beaucoup les intégrer dans un nouveau parcours permanent, donner plus de place à ce qu'on a traité dans les expos temporaires (vie quotidienne, histoire des femmes...) mais ça pose la question de nos moyens financiers, quoique la Ville de Lyon, quels que soient les exécutifs, a toujours soutenu le CHR D qu'elle a créé en 1992 (NdIR : ère de Michel Noir) sur ses fonds propres. C'est quasiment notre seul financeur : 400 000€ de budget de fonctionnement (hors salaires et frais de bâtiment qui vont devenir exponentiels avec l'inflation).

La numérisation des collections est un enjeu des années qui viennent. On y a notamment travaillé pendant les mois de fermeture des confinements. Mais ce ne sera pas effectif avant 2023-2024.

CHR D

14 avenue Berthelot, Lyon 7^e
Week-end des 30 ans les 15 et 16 octobre : visites guidées, jeux... (gratuit)

Expositions en cours : *Visages de la guerre* jusqu'au 13 novembre et *Les Enfants de la Résistance* jusqu'au 4 décembre

Expo à venir : *Madeleine Riffaut Résistante* du 1^{er} février au 4 juin 2023

Piano à Lyon

EN OCTOBRE

Vendredi 14 octobre 2022 .
20h30 à la salle Molière

Bruce
Liu piano

1^{er} Prix du Concours
Chopin de Varsovie

Samedi 22 octobre 2022 .
19h à la salle Molière

Gautier **Capuçon** violoncelle
Frank **Braley** piano

Réservations — 04.78.47.87.56 — www.pianoalyon.com
Salle Molière — 20 Quai de Bondy 69005 Lyon

**MUSÉE D'ART ET D'INDUSTRIE
COURIOT - MUSÉE DE LA MINE**

PRÉSENTENT

**SAINT-ÉTIENNE
1780 – 1856
R/ÉVOLUTIONS**

**EXPOSITION
DU 21 OCTOBRE 22
AU 11 JUIN 23**

Une expérience] Saint-Étienne Hors Cadre [

Logos: UNESCO, La Région Auvergne-Rhône-Alpes, Monument Historique, Bulletin, saint-etienne.fr

Réalisation : Cercle Studio - Coordination : Direction de la Communication et du Marketing territorial de la Ville de Saint-Étienne - © Ville de Saint-Étienne.

Saint-Étienne
Ville créative design

saint-etienne.fr

FESTIVAL DES ARTS NUMÉRIQUES SAINT-ÉTIENNE

PLÉIADES_3

8 > 12 NOVEMBRE 2022

Logos: POSITIVE EDUCATION, CÔTÉ SAINT-ÉTIENNE

Conception / réalisation : Direction de la Communication et du Marketing territorial de la Ville de Saint-Étienne - Photo retouchée - Adobe stock.



Saint-Étienne
Ville créative design





C'est les silures chargés de métaux lourds qui vont être contents

SURFRIDER, ENTRE PASSION & PRÉSERVATION DES OCÉANS

Écologie / Voilà une association profondément ancrée dans les enjeux écologiques actuels. Surfrider Rhône s'attaque à la pollution du Rhône et de la Saône. Un combat pour faire évoluer les mentalités et des initiatives concrètes pour agir. PAR CAMILLE BRENOT

Avant d'évoquer Surfrider Rhône, il faut parler de Surfrider Foundation Europe. Une association européenne consciente avant l'heure des problématiques écologiques auxquelles était déjà confronté notre monde. Il y a trente ans, elle a été créée par un groupe de surfeurs désireux de défendre leur terrain de jeu. Un objectif ambitieux s'appuyant avant tout sur une mobilisation citoyenne. À ce jour, elle compte plus de 18 000 adhérents et intervient sur douze pays via un réseau de cinquante antennes de bénévoles.

Il y a deux ans, c'est à Lyon que la cinquantième antenne a ouverte. Aujourd'hui, Surfrider Rhône compte cinq membres permanents dont Elsa Lelandais, Marie Grappin et Florence Valezzy qui en sont à l'initiative.

Elsa Lelandais nous explique pourquoi Lyon : « il peut paraître étrange d'être situé loin du littoral, mais il est extrêmement important de pouvoir être implanté sur Lyon. On trouve ici un fleuve et une rivière, le Rhône et la Saône et il faut avoir conscience que 80% des déchets retrouvés dans les mers et océans viennent des terres et plus particulièrement des métropoles. »

HARMONIE ENTRE L'HUMAIN ET LA NATURE

Surfrider se mobilise au travers de diverses actions afin d'agir à tous les niveaux de la société. Parmi elles, on trouve l'éducation et la sensibilisation pour que chacun puisse prendre part à la transition écologique. Des programmes d'éducation au développement durable novateurs sont enseignés à tous, élus, salariés, étudiants... L'objectif est de contribuer à l'évolution des comportements et des pratiques.

Selon Elsa Lelandais, « l'essentiel du combat passe par la prise de conscience pour que chacun, à son niveau, s'implique dans les enjeux environnementaux. » L'association sait la nécessité de s'investir politiquement en fournissant une qualité d'exper-

tise de la pollution présente dans les eaux. Pour cela, Surfrider utilise les données récoltées par les collectes organisées sur l'ensemble de ses antennes. Ces compétences lui permettent de plaider en faveur d'objectifs indispensables pour lutter contre les nombreux fléaux nocifs présents dans les eaux européennes.

Les actions menées sur le terrain sont des leviers essentiels permettant de constater l'ampleur que représente la pollution des déchets. Parmi elles, les Initiatives Océanes. On parle ici d'une collecte de déchets le long des cours d'eau par les bénévoles.

LES MÉTROPOLIS, ZONES LES PLUS POLLUÉES

Dans le top 10 des déchets ramassés, le mégot détient la première place au nombre de 365 772 en 2021. Les collectes permettent de prendre conscience de cette pollution, Elsa Lelandais précise : « au-delà de la collecte, il y a la sensibilisation. Après avoir ramassé les déchets, nous les trions, les classons par catégories et les comptons. Cela permet d'expliquer aux bénévoles le danger que représente ces déchets dans nos eaux et enfin de faire remonter des informations précises aux sièges. »

Surfrider Rhône a pour ambition de s'agrandir afin d'amplifier son champ d'action. La sensibilisation a vocation à s'accroître notamment dans le cadre scolaire mais aussi géographiquement parlant. L'association souhaite ainsi s'étendre le long du Rhône, au nord de Lyon. Le dimanche 9 octobre, se tiendra dans le cadre des Initiatives Océanes une collecte qui s'élancera de la place Maréchal Lyautey dans le 6^e arrondissement à 10h pour remonter les quais du Rhône. C'est le moment de se jeter à l'eau et d'ouvrir les yeux sur l'état réel de nos rivières, petites et grandes.

Surfrider Rhône

Collecte Place Maréchal Lyautey
Départ le 9 octobre à 10h

MOTEUR S'IL VOUS PLAÎT en coproduction avec AUVERGNE-RHÔNE-ALPES CINÉMA PRÉSENTENT

UN BON DÉBUT

UN FILM DE AGNÈS MOLIA ET XABI MOLIA

LE 12 OCTOBRE

HAI ET CŒUR

RADIO VINO, EN ONDES & EN VRAC

Cave à vin / À Saint-Just, une drôle de cave a ouvert durant l'été. Drôle, non parce qu'on y trouve du pif en vrac, mais parce qu'y sont placés des micros, ceux de la Webradio Radio Vino, fondée par un homme de vin, Thierry Poincin. PAR ADRIEN SIMON

Du 21 au 23 octobre aura lieu dans le 3^e arrondissement de Lyon la première édition du Vin est une Fête, week-end dédié au jaja naturel – c'est à dire plus que bio. Outre les cuistots et des vigneron, on repère sur la liste des invités une radio : Radio Vino. Le week-end suivant aura lieu à Chamonix la première édition de Casse-croûte, festival hybride dédié à la gastronomie, au vin, à la nature. Sur la liste des festivités, on repère une prestation radiophonique, dans le très sympathique bistrot des Cristalliers, et ce sera avec Radio Vino. Mais que peut donc diffuser une radio dédiée au bon glou ?

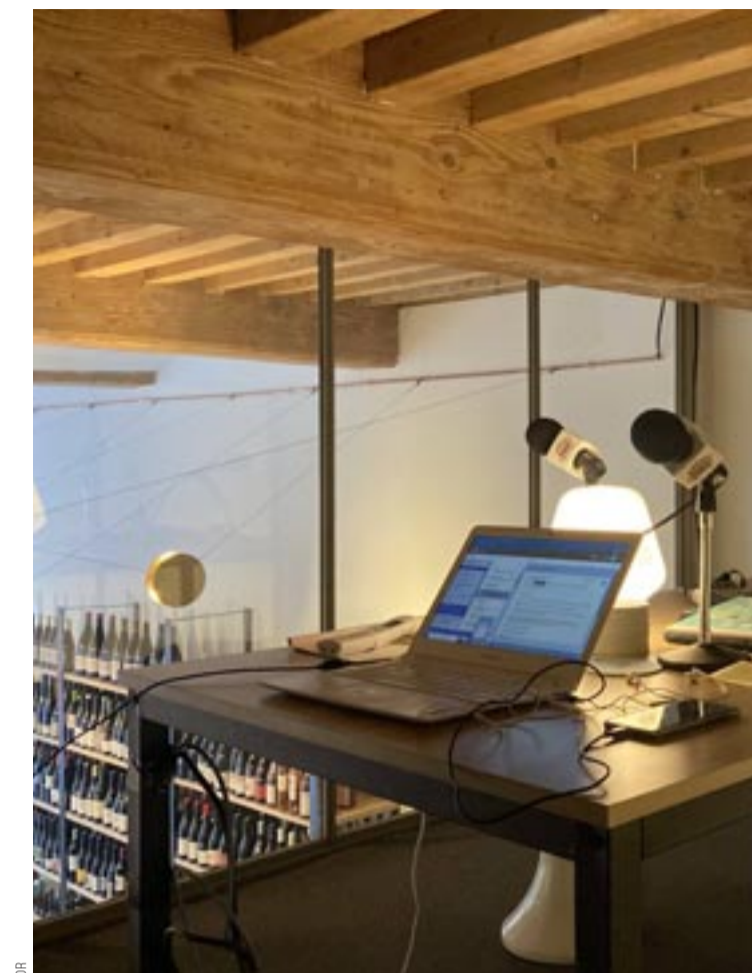
Cette semaine on y écoutait un reportage sur un couple qui près de Colmar cultive ses vignes sans machine, avec Skeepy, leur cheval. En podcast, on en trouvait d'autres, sur une reconversion, sur un chai urbain, sur les vendanges tardives, et des interviews, et des séries (une année dans les vignes ou filles de vignes).

Radio Vino c'est une webradio, fon-

dée il y a sept ans par Thierry Poincin, à Paris et qui eut pour première voix l'illustre Sébastien Demorand. Pendant que la station prenait de l'épaisseur, Thierry a déménagé à Lyon, et c'est à Saint-Just qu'il a fini par poser ses micros. Et ses bouteilles : puisqu'il est aussi vendeur de vin (vingt ans d'expérience). Ou plutôt ses cuves : il s'était fait un nom à Paris dans le vin en vrac.

IL VENAIT DE L'HUMANITAIRE

Revenons à Skeepy, le cheval. Le reportage est signé Julien Gangan. Lui aussi traîne dans le monde du vin naturel depuis un petit moment. Il y est entré par l'intermédiaire de Vercoquin (l'historique cave du 7^e), c'était il y a huit ans, quand il débarquait à Lyon en quête de reconversion – il venait de l'humanitaire, avait bossé à l'ambassade du Nigeria quand Macron y était en stage, il ne s'en souvient pas. On l'a aussi croisé à la buvette des Débouchées, l'excellent salon associatif qu'il a quitté lors d'une dernière magnifique édition



C'est sûr que "Radio Bouchon", à côté de Fourvière, ça aurait fait un peu Autoroute Info

dédiée au vin d'altitude. On l'avait vu opérer à Attable (un magique festival, ancêtre du rendez-vous chamoniard cité plus haut), en hommage à Bocuse.

Puis il a mis les voiles : « j'avais besoin de prendre l'air alors je suis allé travailler dans les vignes. C'était dans le muscadet chez Jacques Février du domaine Le Raisin à Plume et Julie Reux, journaliste qui édite Vino Futur. Ça devait durer deux semaines sauf

qu'il y a eu l'annonce du confinement et ça a duré deux mois. » Il profite du moment pour écrire des textes, les envoie à Radio Vino. Thierry lui propose plutôt de les lire à l'antenne. Il enchaîne avec un tour de France des vignes : de l'Alsace au Pays Basque en passant par la Champagne et le Bugey. À peine a-t-il reposé ses valises à Lyon que Thierry l'embarque dans son aventure.

IL FAUT DES BONNES CUISSES

Radio Vino c'est donc désormais, outre une radio qui diffuse 24h/24h et une série de podcasts, un joli local à la façade toute blanche, au rez-de-chaussée d'un bâtiment plus tout neuf, à côté de l'Église de Saint-Just. Il faut des bonnes cuisses si on veut y monter par le Gourguillon, ce que font chaque soir des hordes de runners, dont on ne sait pas s'il viendront à terme se réhydrater ici. Sous le plafond à la française, une mezzanine sert de studio : « on souhaite qu'il soit possible d'enregistrer à tout moment quand un vigneron est de passage par exemple. Comme ce sera le cas prochainement, avec un vigneron italien du Frioul. Il posera ses bouteilles, et s'il veut parler, sérieusement ou non, il pourra. »

Sur le mur de droite on trouve de drôles de mini cuves de 80 litres : elles contiennent des vins de l'année (de Karim Vionnet dans le Beaujolais ou de Louis Julian dans le Gard) qu'on soutire pour remplir des bouteilles consignées. Sur le mur de gauche une étagère accueille des bouteilles de Camille Lapiere (la fille de Marcel, une figure du vin naturel en Beaujolais), d'Yvon Metras, ou bien d'Antonin Azzoni (le fils de Gilles, autre figure du vin naturel en Ardèche). Par exemple, Nedjma, un blanc que la maison recommande « parce qu'on ne sait jamais ce que son ouverture nous réserve » et « parce ce qu'on aime ici les vins mais surtout les gens qui les font ». À vos transistors.

Radio Vino

47 rue des Farges, Lyon 5^e
Tous les jours de 10h à 20h
(de 9h30 à 13h30 le dimanche)
Tous les jours et à toute heure sur
radiovino.fr

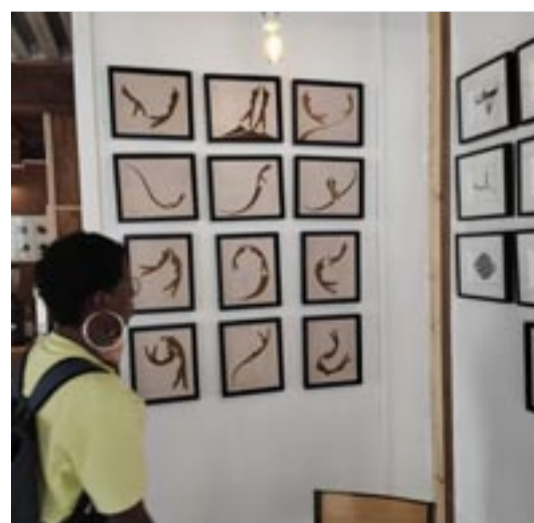
KACHKA, UNE GALERIE CAFÉINÉE

Galerie / Les Pentès de la Croix-Rousse accueillent une nouvelle galerie et un nouveau coffee shop, à la même adresse : Kachka. PAR ADRIEN SIMON

Les rues Leynaud et des Capucins sont deux parallèles qui zèbrent le bas des Pentès. Partiellement fermées à la circulation, elles imposent aux automobilistes une drôle de circonvolution ayant pour centre une place toute ronde, celle du Forez – on y admire la courbe des façades. Ce cercle est le cœur du café lyonnais : pour échapper au petit noir signé Richard, c'est ici que l'on vient chercher des grains brûlés avec plus de respect. On trouvait auparavant le coffee shop de Mokxa (devenu Arctic) et maintenant, sur quelques dizaines de mètres : Placid, le resto d'un torréfacteur, Ban, une cantine, épicerie et café, et encore Rakwé, lieu de travail caféiné.

DES GRAINS COLOMBIENS

Et maintenant Kachka, galerie et... coffee shop. C'est ce dernier lieu qui nous intéresse, ouvert à l'angle de Leynaud et de l'Abbé-Rozier, nommé ainsi pour la chanson de Kate Bush et tenu par Haider Wady, un sculpteur venu de Bagdad, "créateur de formes", homme de terrasses aussi (celles notamment des lieux sus-cités) qui expose dans son nouveau chez lui ses silhouettes en mouvement, découpées au laser ou imprimées en tirages de 17 exemplaires. Qui y exposera d'autres artistes aussi. Et qui servira le café brûlé juste à côté par l'excellent tor-



Un bien joli cadre

réfacteur Elias Sfeir, son « frère lyonnais » comme il l'appelle – le jour de notre venue, c'était des grains colombiens tout juste arrivés. Signé Wady.

Kachka

22 rue René Leynaud, Lyon 1^{er}. De 9h30 à 18h30 en semaine et de 14h à 19h30 le week-end. Espresso : 2€



HUMOUR LE DIKKENEK LANCE UN COMEDY CLUB

La hype de la cave-bondée-comedy-club a enfin gagné Lyon. La recette ? Un bar, un resto, ou n'importe quel lieu culturel, une cave mal éclairée (une pièce borgne et exiguë peut faire l'affaire), une estrade (ou pas), des chaises (ou pas) et une programmation hebdomadaire de jeunes avides de scène, prêts à tester leurs quelques minutes de blague. Le Dikkenek de la Croix-Rousse (3 rue d'Austerlitz) aménage un plateau dans son caveau, deux jeudis par mois – pour faire jouer six humoristes émergents – et les samedis en format spectacle solo. Depuis sa récente ouverture, la cave a déjà vu défiler quelques pépites locales (Yacine Rharbaoui, Sophie Belvisi ou Lucas Hueso). D'autres comme Julien Santini ou Cécile Laforest font des apparitions, aux côtés du tenancier et humoriste Ugo Strebel. La rémunération se fait au chapeau : n'oubliez pas vos écus.



URBANISME TRANSITOIRE SUPERPOSITION OUVRE UNE GALERIE ÉPHÉMÈRE

L'association Superposition a carte blanche pendant quatre mois pour faire vivre un nouvel espace artistique au 120 – c'est ainsi qu'il est baptisé – avenue Jean Jaurès. C'est le graffeur Yandy (présent à la première édition de Peinture Fraîche Festival) qui inaugure cette surface, qu'il a habillé de son univers pop aux influences d'animés japonais, distillant au passage quelques clin d'œil à ses origines péruviennes. Du sol au plafond, jusque sur les fenêtres, l'artiste utilise la lumière, joue avec la transparence pour « représenter les quatre éléments et l'énergie spirituelle avec les arts plastiques ». Les artistes Babs puis Fouapa investiront à leur tour le 120, qui devrait aussi vivre au rythme de DJ sets, d'événements autour du tatouage ou de la fripe.

PEINTURE

du 12 oct
au 6 nov
2022

FRAICHE

festival
international
de street art

FESTIVAL

halle
Debourg
Lyon 7

ORGANISÉ PAR **t!ntamarre** **TRQIE**  **MÉTROPOLE GRAND LYON**  **VILLE DE LYON**  **PRÉFET DE LA RÉGION AUVERGNE-RHÔNE-ALPES** **6 SENS IMMOBILIER**  **CAISSE D'ÉPARGNE Rhône Alpes**  **LYON GERLAND RUE MÉRIEUX**

AIRSTAR **NBC** **ZOLPAN** **OLOXAM** **CAPSA** **TRANSPA LUX** **max archi** **clikeco** **ROSCA** **DMGLUMIERE** **audiovist** **tailor** **ARCADE** **Démocratie Chaos** **Bulletin** **Cityerunch** **YURPLAN** **ICART** **ACADEMIE DE LYON** **3**

JEAN PIERRE & LUC DARDENNE

« JOUER, CE N'EST PAS UN ACTE INDIVIDUEL, C'EST UN ACTE AVEC LES AUTRES »

Cinéma / Exceptionnellement absents du Festival Lumière cette année pour cause de tournée de présentation de leur nouveau long-métrage outre-Manche, les Dardenne se penchent sur la question des mineurs non accompagnés dans *Tori et Lokita*. Une plongée dans l'exploitation humaine, tempérée par la lumineuse relation entre les héros. Entretien exclusif avec deux cinéastes belges et humanistes.

PROPOS RECUEILLIS PAR VINCENT RAYMOND

Vous retrouvez ici une radicalité qui rappelle celle qui irriguait vos premiers films. Comment l'expliquez-vous ?

Jean-Pierre Dardenne : Nous étions en colère, par rapport à cette situation des MNA [NdLR : mineurs non accompagnés]. On s'est dit « on doit faire ce film maintenant ».

La situation des MNA est-elle régie par les mêmes règles dans tous les pays d'Europe ?

Luc Dardenne : Ah ! Ça c'est une question à laquelle je ne pourrais pas prétendre répondre de manière très précise. En Belgique, ils sont accueillis dans des centres — je ne peux pas en donner le nombre exact, mais il me semble qu'il y en a de plus en plus — et pris en charge jusqu'à l'âge de 18 ans. Et si à 18 ans ils n'ont pas reçu leurs papiers, ils sont remis à la frontière par la police, sauf s'ils ont disparu. C'est ce que font la plupart d'entre eux : ils disparaissent. Ils savent qu'ils n'auront pas leurs papiers, ils ne veulent pas rentrer. Parce que comme Lokita, ils sont mandatés par leur famille pour envoyer de l'argent au pays, alors ils disparaissent pour continuer à essayer d'envoyer de l'argent et ils rentrent dans la clandestinité.

Mais jusqu'à l'âge de 18 ans, normalement, dans nos pays, ils sont pris en charge par les institutions. C'est la situation légale. Peut-être qu'il y en a un certain nombre qui s'arrangent pour ne pas entrer dans ces institutions, parce que la Belgique est un endroit de passage pour eux. Mais a priori — information à recouper — ils ne sont pas abandonnés dans les rues.

Ces mineurs non accompagnés ne doivent pas avoir envie d'être sous les feux des projecteurs ; vous a-t-il été possible d'échanger directement avec quelques-uns d'entre eux ?

LD : Non... Comme vous dites, pourquoi parleraient-ils à des étrangers ? Déjà qu'ils ne parlent pas aux éduca-



© Vincent Raymond

Luc, Jean-Pierre & le hangar de l'Institut Lumière. Ça en fait du monument cinématographique

/ BIO EXPRESS

1951

Naissance de Jean-Pierre le 21 avril à Engis (Belgique)

1954

Naissance de Luc le 10 mars aux aux Awirs (Belgique)

1975

Première maison de production, *Dérives*, dédiée au documentaires.

1987

Première fiction, *Falsch*, avec Bruno Crémer.

1999

Première Palme d'Or pour *Rosetta* ; *L'Enfant* en récoltera une deuxième en 2005.

2016

Premier film des Dardenne en compétition à repartir bredouille du palmarès cannois : *La Fille inconnue*

2020

Premier Prix Lumière attribué à des frères

2022

Tori et Lokita

teurs — à leur avocat peut-être, mais pas à nous. Et on n'a pas voulu forcer non plus le dialogue en disant : « voilà, on aimerait savoir... » On n'a rien fait ; simplement, on est allé dans les centres, où on était déjà allé avant ; mais pour passer quelques jours et voir comment la vie se passe : les chambres, la nourriture... Comment on vit dans un centre. Mais ce sont surtout les éducateurs qui nous ont parlé ; parfois des médecins, aussi. Et il y a eu une revue française très importante quand on a pensé à notre scénario, c'est *La Revue de l'enfance et de l'adolescence*, qui a fait un numéro spécial sur les enfants mineurs, les exilés et les nouvelles maladies développées par ces jeunes. Car dans l'histoire de l'Europe, il y a eu des déportations d'enfants mais c'est la première fois que des jeunes mineurs migrent volontairement. Ils ont développé de nouvelles maladies dues à leur solitude d'exilés. On était parti sur l'idée de faire un film autour de l'amitié de ce garçon et de cette fille, c'est venu nous conforter dans notre intuition.

On est parti sur l'idée d'une amitié indéfectible qui était un peu comme leur territoire d'asile : comme vous le savez, quand on migre, on cherche des siens là où on arrive. On cherche une famille, un ami, une amie, pour survivre, à la fois pour vous rappeler d'où vous venez et pour faire un sas avec l'endroit où vous arrivez. On s'est dit qu'on allait centrer notre film sur cette

amitié que mon frère et moi appelions leur “territoire d’asile”, leur “terre d’asile” pour survivre. Une amitié qui ne servirait pas à construire une intrigue avec des trahisons, des pardons, etc. mais qui soit là, inentamable et belle, qui soit à eux et que personne ne puisse leur enlever.

LA CHANSON DE LOKITA

Vous parlez de territoire ; or il y en a un autre — un peu symbolique — qui est celui qui ouvre le film : la musique. Dans vos films, la musique extradiégétique n’est pas présente ; ici, elle constitue un élément de communion mutuelle puisqu’ils se retrouvent par la chanson...

LD : Au tout début, avant de faire celui-ci, on avait tourné autour d’un autre scénario et le personnage féminin chantait. Le titre était *La Chanson de Lokita* — c’est un des premiers titres. C’est resté, visiblement. Et comme vous l’avez vu, cette chanson est aussi effectivement un peu leur territoire, leur terre d’asile. D’une part, ça permettait de raconter qu’ils étaient passés par la Sicile. Quelqu’un leur avait appris une chanson — une dame qui avait été bienveillante avec eux. Cette chanson est devenue un peu, si je peux dire, leur hymne national. L’hymne de leur amitié qui sert un peu de chant de ralliement. Et qui remplace parfois l’absent puisque quand ils ne sont plus ensemble, ils ne peuvent plus vivre — en tout cas Lokita. Leur amitié est indéfectible et la condition pour eux de pouvoir continuer à vivre. Elle remplace l’un ou l’autre, cette chanson, lorsque Lokita est absente ou lorsqu’ils se retrouvent, il y a ce rôle qui est très important pour nous, qui fait qu’elle revient à plusieurs reprises. Et leur autre territoire, c’est la berceuse.

Mais c’est vrai que cette chanson, qui revient en plus en générique de fin, a un rôle important dans le film. C’est leur ode à leur vie, à leurs espoirs, à ce qu’ils souhaiteraient pouvoir faire dans ce pays où ils sont rentrés, la Belgique.

Cette chanson est donc le territoire commun, mais il y a aussi le territoire de Tori qui est plus le territoire des arts plastiques...

JPD : Oui, il fait des dessins, dont un qu’il offre à sa sœur. C’est lui qui aménage la chambre, qui décore. Et c’est vrai que ce dessin va jouer également un rôle pour signifier leur amitié et en même temps constituer le stratagème pour essayer de rejoindre sa sœur.

Tous les deux possèdent un imaginaire. Ce sont peut-être les seuls à avoir cette particularité alors que tout les ramène au terre à terre et au matériel. Tous ceux qui sont autour d’eux réclament de la matérialité...

LD : Oui, tout à fait. Les autres leur réclament d’être comme des animaux aux aguets. Tout le temps en train de courir, d’avoir peur, de fuir, de se taire, d’obéir, d’être dressés. Et là il s’évadent, ils sont heureux. Comme dans leurs jeux, dans la chambre. C’est vrai que ce sont les deux seuls à vivre un moment plus humain, une humanité supérieure à celle qui leur est demandée. Mais il va aussi à l’école, ils

« Comme Lokita, ils sont mandatés par leur famille pour envoyer de l’argent au pays, alors ils disparaissent pour continuer à essayer d’envoyer de l’argent et ils rentrent dans la clandestinité »

ne sont pas que dans des lieux où on leur demande d’obéir et de réagir comme des bêtes, mais dans les endroits où les montre, oui, effectivement.

JPD : Le rapport à tous les adultes qui sont dans le film, mis à part les gens du centre, ce ne sont que des rapports dictés par l’argent : on leur demande tout le temps de donner ou d’envoyer de l’argent ; de rembourser des dettes... Tout le temps ! Ce ne sont que des rapports de marchandises. Ils doivent donc tout le temps se préoccuper d’en avoir pour pouvoir le donner, pour pouvoir continuer à vivre.

LD : La musique, donc l’art, la chanson, l’évasion, la belle évasion, elle a été procurée par une femme en Italie qui leur a appris cette chanson. Il y a une vraie bienveillance de cette femme — vraisemblablement à Lampedusa parce que c’est là que les migrants attendent en général.

C’ÉTAIT UNE ESPÈCE DE PARI

Ce n’est pas la première fois que vous dirigez des jeunes comédiens, mais comment avez-vous travaillé pour cette expérience particulière ?

JPD : C’est la première fois qu’on travaille avec deux personnages principaux, qui sont quasiment tout le temps à l’écran ensemble, qui n’ont jamais joué. Souvent — comme lorsque nous travaillons avec une jeune fille ou un jeune homme — à côté d’eux, en grand partie, il y a un adulte qui est un comédien d’expérience. Pour nous c’était une espèce de pari. Alors comment nous travaillons ? Une fois qu’on les a choisis, on s’est dit qu’on avait fait bon choix. On espérait aussi qu’en les mettant ensemble, ça allait accrocher parce que ça on ne le savait pas. Si chacun de son côté nous semblait bien, ensemble il fallait qu’on voie ce que ça donnait. Nous faisons des répétitions pendant quatre à cinq semaines de tout le scénario, Luc et moi, avec notre petite caméra et les comédiens. Et nous travaillons, nous répétons les scènes les unes après les autres dans chaque décor, qui est en construction ou quasiment fini, ou même fini. Ces répétitions vont peut-être amener des transformations à ces décors. Nous travaillons chaque scène et c’est à travers ce travail que petit à petit, nos amis Joely et Pablo se sont apprivoisés, nous ont apprivoisés et que nous on les a apprivoisés. Au début, ça passe essentiellement par des répétitions liées aux mouvements des corps.

Par exemple la première scène, qui était une scène de dégrassement comme on dit au football, elle était importante pour nous parce qu’ils étaient deux à jouer dans la chambre, à passer en dessous du lit, etc. Nous leur avions

indiqué quelques positions et mouvements que nous pensions bien faire, en même temps nous cherchions la position de la caméra.

On commence à répéter et au fur et à mesure, chacun apporte des choses — ou pas — mais c’est là qu’ils apprennent que non seulement eux-mêmes ils ont quelque chose à faire et que ce quelque chose dépend de la relation qu’ils ont avec leurs partenaires. Jouer, ce n’est pas un acte individuel, c’est un acte avec les autres. Ce sont nos répétitions qui nous permettent tout ça. Comme nous avons toujours fait, mais ici, on était un peu plus stressés parce qu’on avait peur de devoir donner trop d’indications. Le grand danger, quand vous travaillez avec des comédiens qui n’ont jamais joué, en l’occurrence des enfants ou des adolescents, c’est que si vos indications sont un peu trop précises et si vous devez trop montrer vous-même, ils risquent de vous imiter. Et là c’est fichu : c’est l’enfant qui imite l’adulte.

LD : Heureusement, grâce à leur dynamisme, à leur invention et à leurs propositions qui étaient différentes de ce que nous on pensait au départ, ils se sont appropriés les choses.

JPD : Ce qu’ils nous ont apporté, c’est la merveille. Ils ont été merveilleux, c’est-à-dire surprenants. Je repense notamment à la scène où ils se retrouvent après que Tori est passé dans le trou entre le séchage du cannabis et sa salle de bain, dans dans son petit logement. Quand ils se retrouvent là, qui font leur check, ça c’est une idée à eux. Et ils sont merveilleux. Et ça, c’est surprenant pour nous. On est surpris et admiratifs. On a vécu quelques moments comme cela et ça, c’est uniquement eux, c’est pas nous, c’est même pas la caméra non plus. Bien sûr, la caméra est là, elle essaye de saisir ce qu’elle peut à travers ce trou et il fallait qu’on ait le sourire de Lokita. Mais ce sont vraiment eux qui ont fait ça. On a été vraiment très heureux quand on a fini ça.

Vous accueillez le plus de propositions possibles, y compris de séquences qui peuvent naître à l’issue de ce qui est préalablement prévu...

LD : C’est entre les deux. C’est prévu parce qu’on a quand même répété leur check. On a construit parce qu’il faut que notre caméra puisse aller glisser en-dessous et qu’elle puisse saisir le visage de Lokita avant qu’elle ne remette le ventilateur contre le mur et qu’il disparaisse. Donc on répète, on construit, mais quand même ce sont eux : dans la construction, il y a de vrais moments où ils ouvrent, ils inventent. Ils sont là et ça, on ne peut pas le construire.

Une sorte de participation qu’ils glissent en contrebande...

LD : Exactement !

QUANT À “FAIRE ÉCOLE”...

Pour terminer, j’aimerais évoquer deux sujets d’actualité cinématographique. Le premier concerne deux films bientôt à l’affiche qui évoquent par leur facture et/ou leur sujet votre cinéma : *Les Pires*, qui vient d’obtenir le Valois de diamant à Angoulême et qui traite du tournage d’un film par un cinéaste belge avec des enfants des quartiers populaires du Nord. Et puis *Juste une nuit*, un film iranien de Ali Asgari. Ce n’est pas la première fois que l’on ressent une inspiration “Dardenne” chez d’autres cinéastes. Comme la percevez-vous, et considérez-vous avoir “fait école” ?

LD : (rires) : On n’a vu aucun des deux (rires). Mais s’ils ne sont pas sortis, on ne peut pas les avoir vus.

JPD : Quant à “faire école”... Ah... C’est un mot... Que nos films ou certains de nos films puissent avoir eu une influence sur certains cinéastes, je dirais que ça fait un peu partie de l’histoire du cinéma et de l’histoire de l’art en général : il n’y a pas de génération spontanée. Nous nous inspirons tous, consciemment, ou peut-être même à notre insu, de choses que nous avons vues, que nous avons admirées et que nous refaisons autrement parce que c’est nous qui les

habitons — pas celui ou celle qui, pour nous, est une référence. Ça fait partie du mouvement de l’art cinématographique, oui. Il y a des choses que vous avez admirées dans certains films et que vous vous réappropriiez et alors, elles deviennent les vôtres. Que certains de nos films aient pu avoir ce rôle-là... Voilà, c’est bien.

Une question corollaire en lien avec la disparition récente de Jean-Luc Godard et surtout d’Alain Tanner. Ont-il exercé, l’un ou l’autre, une influence sur votre travail, en particulier le second avec Rosemonde dans *La Salamandre* (1971), qui semble être une lointaine ancêtre de vos propres personnages ?

LD : Ce serait mentir que de dire oui. Mon frère peut-être, mais moi, je ne peux pas. Mais j’ai beaucoup aimé le film. Je l’ai vu plus tard, pas à ce moment-là.

JPD : Je dirais comme Luc. En même temps, j’ai le souvenir d’un film avec une espèce de liberté, de vent qui souffle...

LD : Oui, et moi comme je l’ai vu après, je ne peux pas dire. C’est comme les films de Godard, on les voyait.

JPD : Tanner, je l’avais vu, mais je n’y avais jamais pensé, très honnêtement. Moi le premier que j’ai vu de Tanner, c’est *Le Retour d’Afrique* (1973) avec Josée Destoop, cette histoire de vacances du couple.

LD : Quant aux Godard, on les voyait un peu partout, si je puis dire. Et la Cinémathèque faisait des rétrospectives. Tanner, il est resté plus contrebandier pour reprendre votre expression de tout à l’heure, plus à la marge pour nous. Même si après on a vu ses films.



/ CRITIQUE

TORI ET LOKITA

Mineurs non accompagnés, Tori et Lokita vivent dans un foyer pour réfugiés en Belgique où ils ont été placés après leur arrivée d’Afrique. Très unis, se faisant passer pour frère et sœur, ils tentent d’échapper aux griffes des passeurs à qui ils doivent de l’argent. Quitte à accepter

des plans illégaux... Depuis que leurs fictions sont centrées sur la figure de “l’Autre” – comprenez, la figure du marginalisé, de l’invisible et/ou de l’exploité dans (et par) la société –, soit depuis *La Promesse* (1996), les frères Dardenne rencontrent le public. Un “bon” quart de siècle plus tard, *Tori et Lokita* pourrait presque se voir comme la préquelle aggravée, surinfectée, de *La Promesse*, où les réfugiés sont encore plus jeunes que les travailleurs immigrés illégaux de jadis, encore plus précarisés et déshumanisés par leurs exploités. Il faudrait placer ces deux œuvres en miroir pour constater la dégradation terrifiante de la considération pour la vie humaine – dégradation lente et continue que leur filmographie a enregistré en devenant avec les années de plus en plus sombre et pessimiste : le sauvetage final dans *Rosetta* (1999) semble ici bien loin, pour ne pas dire inatteignable. Mais si l’issue semble ici condamnée, le film est illuminé par l’énergie positive des deux héros-titre : leur détermination, leur bienveillance mutuelle ainsi que leur capacité à s’abstraire d’un quotidien sordide pour se réfugier dans l’acte gratuit de créer, hors de la marchandisation universelle, crée une un embryon de chaleur – on trouve un peu d’espoir où l’on peut. Cette leur réconfortante doit énormément à la vivacité des deux jeunes interprètes, époustouffants dans cette chronique d’une double survie en milieu hostile. VR

●●●●○ **Tori et Lokita** de Luc & Jean-Pierre Dardenne (Fr-Bel, 1h28) avec Pablo Schils, Joely Mbundu, Alban Ukaj... Sortie le 5 octobre



© Emmanuelle Firmin

Garrel expliquant à Zem qu'il devait jouer l'amer Michel

L'INNOCENT

Comédie / Ébranlé par le mariage de sa mère avec un ex-truand, un trentenaire s'ingénie à chercher d'éventuelles preuves l'impliquant dans une affaire illicite : de grotesque et stupide, son comportement l'entraîne vers l'illégalité. Un régal de comédie policière ayant Lyon comme toile de fond, le mensonge comme carburant, et Louis Garrel comme formidable détonateur.

PAR VINCENT RAYMOND

Abel a l'habitude des excruciantes de Sylvie, sa fantasque mère. Mais là... Celle-ci lui annonce qu'elle épouse Michel, un taulard. Particulièrement méfiant, voire soupçonneux, Abel se met à surveiller Michel dès sa levée d'écrou, qu'il croit voué à la récidive. Pour l'aider dans son entreprise (maladroite) de filature, Abel peut compter sur Clémence, sa meilleure amie, toujours prête à l'aider...

Un bouche-à-oreille éminemment flatteur bruisse depuis la projection de *L'Innocent* sur la Croisette, relayé dans tous les festivals où il a été depuis présenté (Lama, Angoulême, Pauillac, Namur, Zurich, etc.). Mais comment pourrait-il en être autrement ? Au-delà de la jubilation immédiate procurée par l'histoire ou les situations, ce film irradie de cette grâce indicible, rare et miraculeuse, que dégageaient déjà les précédentes réalisations de Louis Garrel – dont le

merveilleux conte environnemental *La Croisade* (2021), sorti il y a quelques mois à peine et si mal payé en retour.

Parce qu'ils se démarquent chacun par leur forme, par leur sujet, par leur texture même – le grain est ici par exemple beaucoup plus épais, donnant de la "matière" à l'image et des halos aux lumières, dont les teintes rappellent les ambiances rouge-orangé des éclairages à vapeur de

Un irrésistible tête-à-claque gaffeur et attachant, synthèse contemporaine de Léaud, Brialy, Pierre Richard et Belmondo

sodium habitant les néo-polars crasseux des années 1970-1980 –, parce qu'ils pétillent de fantaisie (même lorsqu'ils sont empreints de gravité) et fourmillent d'une envie d'utiliser toutes les possibilités du médium. En cela, ils sont héritiers des bons aspects de ces œuvres du début de la Nouvelle Vague, où les cinéastes cultivaient l'éclectisme comme s'ils craignaient de se laisser vassaliser par un style ou un genre. Poke JLG et Truffaut.

ÉLOGE DU JEU

Seule vraie constante dans ses films : Louis Garrel comme interprète non pas principal mais pivot commun, personnage facilitateur des histoires et au service de ses partenaires : on est loin de ces comédiens se piquant devant la caméra. Si son naturel fait déjà le bonheur de quantité d'autres films – sauvant parfois des scénarios bancals par ce qu'il instille d'indicible dans ses apparitions –, il accède avec *L'Innocent* à une nouvelle dimension en créant un irrésistible tête-à-claque gaffeur et attachant, synthèse contemporaine de Léaud, Brialy, Pierre Richard et Belmondo. Un anti-héros, certes, mais qui par contraste valorise l'excentricité adulescente de Sylvie (Anouk Grinberg, idéale en

amoureuse totale), la duplicité contrainte de Michel (Roschdy Zem, évoquant Ventura dans *La Bonne Année*, mais en version malfrat usé aspirant à une retraite bourgeoise) et la passion silencieuse qu'éprouve la fidèle Clémence à son égard – Noémie Merlant, inattendue et à sa place dans cet emploi de rom-com anglo-saxonne.

La partition de *L'Innocent* est – l'expression est choisie à dessein pour qui se fera le cadeau de découvrir le film – un caviar pour des acteurs devant en permanence camper des personnages mentant ou contrefaisant leurs émotions. On pourrait parler de "jeu au carré" ; poussons carrément l'exposant d'un cran en élevant le tout au cube : le jeu se déploie aussi ici dans sa composante purement ludique autant pour les comédiens que pour le public, et avec quel rythme ! Le fait que le co-auteur soit aussi acteur n'y est sans doute pas étranger, et participe de cette indiscutable réussite. Gageons qu'après sa sortie et l'ouverture du Festival Lumière, cet *Innocent* finira les mains (et les poches) pleines.

●●●●○ L'Innocent

De et avec Louis Garrel (Fr, 1h39) avec également Roschdy Zem, Anouk Grinberg, Noémie Merlant... Sortie le 12 octobre

GOLOTS D'ARFI

12 Nov 22
LYON
Bibliothèque Municipale Part-Dieu
15h à 16h30
La Part-Dieu
Dès 18h30
Entrée Libre

CONCERTS
RENCONTRES
PERFORMANCES

LANTHARTE
QUINER BEZOU
KID DODG
SEAN DREWRY
AMANDA FAYERS
JESSICA FERRARI
JESSICA HAYDT
QUESTIN WOLLE

www.arfi.com

du 06 au 15 octobre
à 20h00

« Un super moment ! »
Aamelle sur billetreduc.com

JE PEUX TOUT T'EXPLIQUER !

Une comédie extra... conjugale !

lulu Théâtre

60 rue Victor Lagrange
69007 Lyon
04 69 67 76 64
bonjour@theatrelulu.com
www.theatrelulu.com

RÉSERVER

transme^{tt}eurs
LA CULTURE À RILLIEUX-LA-PAPE

L'ÉCHAPPÉE bulle

9^e ÉDITION

FESTIVAL BD
Samedi 15 octobre - de 10 à 18 heures
ACCÈS LIBRE ET GRATUIT

MÉDIATHÈQUE • ARCHIVES
EXPOSITIONS • SPECTACLES • CAFÉ

83, Avenue de l'Europe, 69140 Rillieux-la-Pape
04 37 85 01 50

RILLIEUX LA-PAPE



À VOIR

●●●○○ **Un beau matin**

Un film de Mia Hansen-Løve (Fr, 1h52) avec Léa Seydoux, Pascal Greggory, Melvil Poupaud...
Sortie le 5 octobre
♦ [entretien avec Mia Hansen-Løve, Léa Seydoux & Pascal Greggory sur petit-bulletin.fr](#)

Entre son métier d'interprète, sa fille dont elle s'occupe seule depuis le décès de son compagnon et la santé déclinante

de Georg, son père, l'obligeant à des visites régulières, Sandra court en tous sens. Le retour de Clément, perdu de vue des années, lui apporte une bouffée d'oxygène. Mais pour combien de temps ? Portraits ou trajectoires, les films de Mia Hansen-Løve se ressemblent par-delà leurs dissemblances. Sans doute parce que leur chair est profondément irriguée d'éléments autobiographiques puisés au plus près de la cinéaste et métamorphosés par le cinéma. Après son frère (*Eden*), sa mère (*L'Avenir*), elle-même (*Un amour de jeunesse*, *Bergman Island*), c'est son père qui inspire – en partie seulement – *Un beau matin* : l'extinction progressive de Georg victime d'une maladie neurodégénérative, ne constitue qu'une facette dans cette chronique en plusieurs saisons d'un moment de la vie de Sandra. Au reste, la maladie n'est pas – au contrat d'Anthony Hopkins, André Dussollier ou Emmanuelle Riva récemment – conçue ici comme un enjeu de "performance" pour Pascal Greggory dont la déchéance reste digne à l'écran. La relation Clément-Sandra, avec ses hauts et bas, ses incertitudes dues aux atteroiements du galant, s'avère traitée avec la même délicatesse – ce qui ne l'exempte pas de rudesse dans l'expression des sentiments : le réalisme est parfois à ce prix. L'agencement de ces différentes pièces dessine le plus beau portrait de femme signé par Mia Hansen-Løve depuis *Le Père de mes enfants* (2009). Le hasard fait que dans les deux cas, les protagonistes féminines doivent surmonter un deuil conjugal. Post tenebras lux.



●●●○○ **Novembre**

Un film de Cédric Jimenez (Fr, 1h40) avec Jean Dujardin, Anaïs Demoustier, Sandrine Kiberlain...
Sortie le 5 octobre
♦ [entretien avec Jean Dujardin & Cédric Jimenez sur petit-bulletin.fr](#)

Le 13 novembre 2015, les services de l'anti-terrorisme sont confrontés à une vague d'attentats embrasant la capitale. Tout laisse à penser qu'une vieille connaissance de la DGSE, Abdelhamid Abaaoud est le cerveau de l'affaire. Chronique de cinq jours de traque fiévreuse, entre espoirs et fausses pistes... La fiction est le meilleur moyen d'embrasser le réel, mais aussi d'exorciser – d'assimiler – la tragédie.

Le cinéma étasunien l'a compris de longue date en produisant quasiment en temps réel de grandes fresques sur ses victoires ou déroutés militaires et civiles : métamorphoser un fait historique en récit conduit à le soumettre aux règles dramaturgiques, donc à (re)prendre un ascendant symbolique et cicatrifier les plaies. De même que Alice Winocour traitait du processus de résilience des victimes dans *Revoir Paris*, Cédric Jimenez considère la position des unités "en charge" lors de la semaine de cavale, usant donc des codes habituellement dévolus au thriller. Le résultat est, conjointement, efficace et prévisible. Efficace parce que l'on vit au cœur de toutes les actions et équipes, dans le stress du contre la montre : la réalisation dynamique n'a sur ce point rien à envier à Kathryn Bigelow, qui crée de la tension autant dans les interventions musclée que les interrogatoires. Prévisible, car évidemment on connaît l'issue (même si l'on ignore les détails et maladroites inhérentes à ce genre de situation extrême) et que l'on croise des personnages-stéréotypes : la novice de la DGSE qui gaffe en croyant bien faire, le gommeux tête à claques du ministère, le super-flic-sévère-mais-juste... Qu'est-ce que l'on aurait aimé que cela ne fût qu'une œuvre de pure imagination !

CRITIQUES SUR PETIT-BULLETIN.FR

Une femme de notre temps de Jean-Paul Civeyrac avec Sophie Marceau, Johan Heldenbergh, Michaël Erpelding... Sortie le 5 octobre. *Être prof* de Émilie Théron avec (épisodiquement) la voix de Karin Viard... Sortie le 5 octobre. *Jack Mimoun et les secrets de Val Verde* de Malik Bentalha & Ludovic Colbeau-Justin avec Malik Bentalha, Joséphine Japy, Jérôme Com-mandeur, François Damiens... Sortie le 12 octobre. *Simone, le voyage du siècle* de Olivier Dahan avec Elsa Zylberstein, Rebecca Marder, Élodie Bouchez... Sortie le 12 octobre. *Le Petit Nicolas - Qu'est-ce qu'on attend pour être heureux ?* de Amandine Fredon & Benjamin Massoubre (Fr, 1h22) avec les voix de Laurent Lafitte, Alain Chabat, Simon Fallu... Sortie le 12 octobre.

PAS VUS

L'Origine du Mal de Sébastien Marnier avec Laure Calamy et Jacques Weber... Sortie le 5 octobre. *Ticket to Paradise* de Ok Parker avec George Clooney et Julia Roberts... Sortie le 5 octobre. *Les Harkis* de Philippe Faucon. Sortie le 12 octobre.



REPRISES
ESPRIT 70

La nostalgie, camarades... Elle s'empare autant des âmes que des salles en ce mois d'octobre propice aux assauts du passé – le Festival Lumière et son cortège patrimonial ne nous démentirons pas. Celle qui se manifeste pour le cinéma des années 1970 témoigne sans doute d'un sentiment extra-cinématographique tant les œuvres de cette époque étaient imprégnées d'un idéal (quand il ne s'agissait pas d'idéologie), façon queues de comètes des mouvements anarcho-trotsko-soixante-huitards. La preuve avec ce cycle Ciné-Collection concocté par les salles du GRAC, réunissant de la parole, de la contestation et de l'action – le cocktail (molotov) de cette décennie oscillant entre la plume et le plomb. *La Maman et la Putain* de Jean Eustache (1973) pour commencer, manifeste-fleuve exalté et exaltant, jugé à l'époque scandaleux pour son insolente liberté et sa mise en pièces des carcans moraux. Lui succède *Les Doigts dans la tête* (1974), premier opus solo de Jacques Doillon dans lequel il scrutait déjà les tourments de la jeunesse. *Enfin, Solo* (1970) de et avec Jean-Pierre Mocky viendra souffler un peu de poudre noire sur les braises politiques dans un polar au cordeau. Choisissez votre camp.



FESTIVAL
V'ALLONS EN MONTAGNE

Les Isérois n'ont qu'à bien se tenir ! Vaugneray leur fait de la concurrence avec son festival du film de montagne des Vallons du Lyonnais, V'allons en Montagne. Bon, ne vous attendez pas à trouver des *Cliffhanger* ni des *La Mort suspendue* au programme ; plutôt des documentaires nous promenant des Alpes à l'Himalaya, en passant par le cercle polaire ou l'Océan Indien. Tout cela en six films – *As a Pool*, *L'Escale libérée*, *Basalt Island*, *Kahuna*, *À l'ombre du Chamlang et Alpine Trilogy (Doggystyle)*, deux soirs durant (vendredi 14 et samedi 15 octobre à 20h) au CinéVal et au Théâtre le Griffon. Dépaysement assuré, avec la certitude de ne pas revenir avec des engelures ni le mal des hauteurs.

Le festival Lumière présente

DIM 16 OCT 2022 DE 10H30 À 19H30

4^e SALON DU DVD

En présence des éditeurs vidéo

- ARTUS FILMS
- CARLOTTA FILMS
- EXTRALUCID FILMS
- TAMASA DISTRIBUTION
- CULTPIX
- MALAVIDA
- POTEMKINE FILMS
- ESC EDITIONS
- GAUMONT VIDÉO

- PATHE FILMS
- L'ATELIER D'IMAGES
- UFO DISTRIBUTION
- LA TRAVERSE
- LES ALCHIMISTES
- WILD SIDE
- RE-VOIR
- JHR FILMS

• VENTE DE DVD, BLU-RAY, 4K ULTRA HD ET COFFRETS

• ANIMATIONS, RENCONTRES, QUIZ

ENTRÉE LIBRE

Au Village du MFC - Rue du Premier-Film, Lyon 8^e

france-tv

LE FIGARO

YVES

ALLOCHINE

BULLETIN

COBS

Le Point.fr

inter

festival-lumiere.org

CHRIS THILE

LIVE IN CONCERT

28 Oct 2022

LYON : Chapelle de la Trinité

christhile.com

Bulletin

NEW ALBUM "L'ARSONS" AVAILABLE NOW

PLACE AUX "CLASSICS"

Festival Lumière / Outre le Prix décerné à Tim Burton et ses grandes rétrospectives, le Festival Lumière fourmille de programmations parallèles et complémentaires, cartographiant l'immensité d'un 7^e Art devenu patrimoine. Ou plutôt, classique. PAR VINCENT RAYMOND

On n'en finira jamais de redécouvrir des films. Qu'ils aient connu bonne ou mauvaise fortune dans les salles lors de leur sortie, certains se trouvent aujourd'hui égaux face aux outrages du temps (voire de l'oubli) et nécessitent d'impérieuses restaurations à l'instar des toiles de maîtres. Lorsque celles-ci sont accomplies, ils peuvent renaître sur grand écran, avant de revivre ailleurs. Comme Cannes ou Venise, Lumière dispose d'un label "Classics" réunissant une trentaine d'œuvres fraîchement ressuscitées.

On mesurera sa chance de trouver des raretés pour certaines invisibles depuis des lustres

Les films hongrois d'André de Toth y figurent aussi bien que d'anciens Prix Lumière (*The Outsiders : The Complete Novel* de Coppola, 1983 ; *Paris brûle-t-il ?* de Clément mais scénarisé par le précédent, 1966 ; *Larry Flynt*



Candice Bergen et un ami

de Forman, 1996 ; *Histoires extraordinaires* de Vadim, *Malle et Fellini* avec Jane Fonda, 1968) ou des rappels d'hommages effectués lors d'éditions précédentes (*Cayatte*, pour le diptyque Françoise/Jean-Marc ou *La Vie conjugale*, 1964). C'est aussi

l'occasion de rendre hommage à des cinéastes récemment disparues telles que Marion Hänsel (*Les Noces barbares*, 1987) ; Sidney Poitier (*Buck et son complice*, 1972) ou naturellement Bertrand Tavernier (*Autour de minuit*, 1986).

PASSÉ RECOMPOSÉ

Au-delà de cette dimension "commémorative", la qualité principale de cette sélection est sa variété, balayant un spectre temporel aussi large qu'elle couvre tous les registres. On appréciera ainsi

de profiter de grands spectacles à leur juste dimension (qui voudrait voir sur son smartphone *Le Dernier Empereur* de Bertolucci, 1987 ; *Le Voyage fantastique* de Fleischer, 1966 ; *Ludwig* de Visconti, 1973 ou *Lost Highway* de Lynch, 1997 ?) ; de savourer des joyaux de cinémathèque à leur place (*Mauvais sang* de Carax, 1986 ; *Mes petites amoureuses* d'Eustache, 1974, tout juste montré à Venise ou *Casablanca* de Curtiz, 1942).

Et surtout, on mesurera sa chance de trouver des raretés pour certaines invisibles depuis des lustres. C'est le cas d'un Chabrol écrasé par les succès de ses deux œuvres précédentes (*Que la bête meure* et *Le Boucher*), *La Rupture* (1970) porté par Stéphane Audran et Jean-Pierre Cassel, adapté de Charlotte Armstrong – également autrice de *Merci pour le chocolat*. Ou encore de *Vivre pour vivre* (1967) de Claude Lelouch avec Montand, Girardot et Candice Bergen (photo), immédiatement tourné après le raz-de-marée *Un homme et une femme*, dont on a oublié qu'il fut, comme le précédent, Golden Globe du film étranger – mais candidat malheureux à l'Oscar. Notons au passage que Lelouch sera présent pour en parler. Lui aussi est un classique.

Festival Lumière

En divers lieux de la métropole du samedi 15 au dimanche 23 octobre



Nosferatu © Max Schreck

NOSFERATU EN CINÉ-CONCERT L'OPÉRA DE LYON

Festival Lumière /

Un siècle n'est rien qu'une poussière à l'aune de l'éternité pour un vampire. Mais à l'échelle de l'Histoire du cinéma, cela reste considérable. Inscrit dans le marbre du temps, le *Nosferatu* (1922) de Murnau parvient donc aujourd'hui à cet âge vénérable, ce qui ajoute à son prestige d'œuvre-phare de l'Expres-

sionnisme allemand et fondatrice d'une forme de cinéma de genre.

Pas mal pour ce qui était à l'origine une entreprise à la limite de la contrefaçon : il s'agit en effet d'une adaptation transparente du *Dracula* de Bram Stoker effectuée sans autorisation des héritiers, d'où la *légère* modification de nom du suceur de sang, devenu ici Comte Orlok,

pourvu d'incisives proéminentes. N'empêche : Murnau jette les bases de l'épouvante, de sa grammaire visuelle, donnant littéralement vie aux ombres, créant ce qu'il est convenu de nommer des mêmes infusant dans l'ensemble de la culture horrifique – le sous-titre original étant d'ailleurs «une symphonie de l'horreur».

DIRIGÉ PAR TIMOTHY BROCK

La technique participe de l'effroi, qu'il s'agisse du recours à images en négatif ou à la silhouette costumée-maquillée de l'interprète de Nosferatu, le comédien Max Schreck. La légende s'est plu à colporter le fait qu'il était un authentique vampire – ce qu'aurait accrédité son nom (Schreck signifiant frayeur en allemand) – et que le film *L'Ombre du vampire* de E. Elias Merhige avait plaisamment illustrée en 2000.

Pour son centenaire, *Nosferatu* méritait donc un château ; ce sera l'Opéra de Lyon, qui l'accueille à l'occasion d'un ciné-concert organisé dans le cadre du Festival Lumière, où l'orchestre sera dirigé par Timothy Brock. Prévoyez une gousse d'ail, au cas où... VR

Nosferatu

À l'Opéra de Lyon dans le cadre du Festival Lumière le samedi 22 octobre à 20h



Moonage Daydream © Universal Pictures France

/ FESTIVAL CINÉ O'CLOCK, EPISODE 27

On redoutait leur disparition – comme celle de la Reine, diront les mauvaises langues. Mais, à la différence de la défunte monarque, le festival des cinémas britannique et irlandais redonne signe de vie au Zola – certes en format réduit et décalé à l'automne du 7 au 9 octobre. Mais la brièveté n'empêche ni la densité ni la qualité : la douzaine de films programmés durant ce riche week-end semble tenir les promesses de cette manifestation bientôt trentenaire, avec son lot d'exclusivités et de reprises sur l'écran, de débats dans la salle et de gourmandises dans le hall. On recommande vivement l'haletant *The Chef* de Philip Barantini, le doublé Andre Arnold avec le documentaire *Cow* et *Les Hauts de Hurlevent* (ou le doublé Brontë si vous voulez avec le film de clôture *Emily* de Frances O'Connor), le classique *L'Homme au complet blanc* (1950) de Mackendrick – tellement d'actualité ! –, les avant-premières de *Mes rendez-vous avec Leo*, de *She Will* ou de *Faces Cachées* ; sans négliger une séance du documentaire événementiel consacré à David Bowie, tout juste sorti, *Moonage Daydream* de Brett Morgen. Du carburant pour tenir jusqu'au jubilé de coton de Charles III. VR

Ciné O'Clock Au Zola à Villeurbanne du 7 au 9 octobre



L'homme de verre

DEWAERE SOUS LA FLAMME

Théâtre / Le pari était osé : incarner Patrick Dewaere sur un plateau de théâtre, *Les Valseuses* comprises, sans le singer. Le metteur en scène Julien Rocha y parvient grâce au très solide texte commandé à Marion Aubert et à des acteurs haut de gamme qu'il dirige très précisément. PAR NADJA POBEL

Attention, ceci n'est pas un biopic. C'est plus complexe et plus intéressant. *Surexpositions* (Patrick Dewaere) n'a pas pour sujet la carrière de l'acteur, mais bien ce que l'exercice chronophage du métier et sa notoriété fulgurante ont produit sur son jeu. Il n'y a pas d'actes, mais des « zooms », des « travellings » ou encore des « saturations » dans l'écriture de Marion Aubert.

L'écrivaine, à la longue carrière, commence par donner la parole à Mado, mère de l'acteur qui, en 1990, sur une place de Saint-Brieuc, face au buste sculpté de son enfant disparu posé sur un rond-point (« ça lui va bien, le rond-point. On peut le voir de partout ») se remémore ce qu'il était : « emporté et empoté, toujours les deux faces ». La suite sera à l'avenant : tendre, drôle, vivace, sans amertume (« il fallait bien qu'il y passe par la vie » cet homme qui « fécondait » l'écran).

« Ça lui va bien, le rond-point. On peut le voir de partout »

Le sujet n'est pas de rejouer un film – question de droits et de désir aussi – mais de s'appuyer sur trois d'entre eux pour articuler un récit ancré dans plusieurs époques. Régulièrement, 2020 se pointe pour un « post-traitement », comme un commentaire actuel à cette époque où le vacillement du patriarcat qui s'amorçait à peine est désormais beaucoup plus prégnant. Mais pas de moralisation contre-productive et surtout anachronique. Ce twist narratif permet aux protagonistes de revenir sur ce qu'ils ont été. Et Miou-Miou de dialoguer avec Depardieu pour rire de ce « putain de succès » qu'a été le film de Bertrand Blier. Marion Aubert parvient aussi à redonner place aux voix féminines, comme la réalisatrice Christine Pascal qui pose la question des amours lesbiennes au cinéma.

PRÉPAREZ VOS MOUCHOIRS

Lors des répétitions durant les mois empêchés par le Covid, le metteur en scène Julien Rocha nous expliquait le choix des films retenus : « Les Valseuses pour la figure anarchiste, loser ; La Meilleure façon de marcher, film plus sombre où Dewaere incarne un personnage sur-masculin qui a une liaison homosexuelle, c'est un cinéma à la marge, qui lui ressemble. Et Série Noire, dernier mouvement du spectacle qui colle aussi à un dernier mouvement de vie, à ces années 80 malades et marchandes » pour aller « d'un soleil levant à un soleil couchant, petit à petit quelque chose noircit ».

Cependant l'énergie étourdissante qui règne sur le plateau empêche l'acteur de mourir. Les nombreux changements de costumes (quatre comédiens pour une vingtaine de rôles dont un dévolu entièrement à Dewaere) accentuent le rythme de ces 110 minutes. Margaux Dessailly notamment trouve la bonne distance pour être une Miou-Miou sans fausse pudeur et sans vulgarité malgré la nudité si proche des spectateurs (attention, c'est de la haute-voltage). Les autres aussi font preuve d'une forme de virtuosité quasi circassienne tant il faut jongler avec les niveaux de récit et les personnages. Co-directeur de la compagnie du Souffleur de Verre installé dans le Puy-de-Dôme avec Julien Rocha, Cédric Veschambre porte toutes les nuances de Patrick Dewaere et ce n'est pas une mince affaire.

Très dialogué, avec des répliques courtes ou parfois des introspections et des colères pour un César non obtenu (alors que « Gérard » en a eu), un montage qu'il vit comme une « profanation » (celui de *Série Noire*), les replis de la vie privée qui se mêlent au plateau... Dewaere va de moins en moins bien et c'est dans les répliques imaginaires des acteurs entre deux prises sur un tournage que cette rivalité/amitié avec Depardieu, que les amours contrariées apparaissent dans ce spectacle si singulier, véritable ode à l'acteur. Aux acteurs et aux actrices.

Surexpositions (Patrick Dewaere)

Au Théâtre des Célestins du jeudi 13 au dimanche 23 octobre



SAISON 22-23

LYON - CALUIRE - BOURGOIN JALLIEU - BRIGNAIS - DÉCINES

	GUILLERMO GUIZ 22/10/2022 BOURSE DU TRAVAIL LYON 3E		COUPE DU MONDE D'IMPRO 01 & 02/03/2023 RADIANT BELLEVUE CALUIRE
	VERINO 04/11/2022 BOURSE DU TRAVAIL LYON 3E		APÉRO THÉRAPIE 09/03/2023 LE BRISCOPE BRIGNAIS
	FANNY RUWET 09/11/2022 THÉÂTRE JEAN VILAR BOURGOIN JALLIEU		ERIC & QUENTIN 10/03/2023 SALLE VICTOR HUGO LYON 6E
	PANAYOTIS PASCOT 16/11/2022 RADIANT BELLEVUE CALUIRE		GUIHOME 15/03/2023 RADIANT BELLEVUE CALUIRE
	SEBASTIAN MARX 17/11/2022 SALLE VICTOR HUGO LYON 6E		ALEXIS LE ROSSIGNOL 31/03/2023 SALLE VICTOR HUGO LYON 6E
	GÉRÉMY CRÉDEVILLE 13/12/2022 BOURSE DU TRAVAIL LYON 3E		GUILLAUME MEURICE 07/04/2023 BOURSE DU TRAVAIL LYON 3E
	JULIEN SONJON 18/12/2022 LE BRISCOPE BRIGNAIS		FABIEN OLICARD 28/04/2023 RADIANT BELLEVUE CALUIRE
	ANNE ROUMANOFF 21/12/2022 LE TOBOGGAN DÉCINES		A. DE RENDINGER 05/05/2023 LE TOBOGGAN DÉCINES
	ANNE ROUMANOFF 22/12/2022 THÉÂTRE JEAN VILAR BOURGOIN JALLIEU		ARNAUD DEMANCHE 06/05/2023 RADIANT BELLEVUE CALUIRE
	LE GRAND SOIR DE L'ANNÉE 31/12/2022 BOURSE DU TRAVAIL LYON 3E		ANNE ROUMANOFF 10/05/2023 BOURSE DU TRAVAIL LYON 3E
	DONEL JACK'SMAN 27/01/2023 SALLE PAUL GARCIN LYON 1ER		LES VIRTUOSES 13 & 14/05/2023 RADIANT BELLEVUE CALUIRE
	P.E. BARRÉ 17/02/2023 BOURSE DU TRAVAIL LYON 3E		ELODIE POUX 12 & 13/10/2023 BOURSE DU TRAVAIL LYON 3E

WWW.ESPACEGERSON.COM



PAULINE RIBAT
COMPAGNIE DEPUIS L'AUBE

THÉÂTRE

TOUT COMMENCE TOUJOURS PAR UNE HISTOIRE D'AMOUR
(SOLILOQUE AUTOUR D'UNE DISPARITION)

12 → 15/10

7 rue Orsel 69600 Oullins

theatrerenaissance.com



CONCERT #2

NOIR LAC

18/10 **DAVID NEERMAN**
LANSINÉ KOUYATÉ
KRYSTLE WARREN
CATHERINE SIMONPIETRI
ENSEMBLE VOCAL SEQUENZA 9.3



/ DANSE

S'ENVOYER EN L'AIR

L'une des dimensions fondamentales de la danse, l'une de ses visées originaires, c'est le désir de s'arracher à la pesanteur, au poids du corps. Voyez par exemple : les pointes, le saut, le porté... Le chorégraphe Rachid Ouramdane (qui dirige depuis 2021 le Théâtre National de Chaillot à Paris) revient à ces sources de l'art chorégraphique, en l'ouvrant à d'autres disciplines : des acrobates, une grimpeuse et un highliner. Autant de *Corps extrêmes* (c'est le titre de la pièce) qui viennent ici défier la gravité, chacun avec ses techniques et ses défis propres. « Au travers de chorégraphies aériennes réalisées par ces athlètes aventuriers et artistes, l'idée est de révéler ce que ces individus hors normes tentent d'approcher dans leur quête pour échapper à la gravité. Nombre d'entre eux se mettent dans des situations extrêmes au risque de chutes mortelles et cherchent des réponses à des questions existen-



© pascalie cholette

tielles, un sens à leur vie dans une société où ils ne se sentent plus à leur place » écrit le chorégraphe dans ses notes d'intention pour cette pièce. En plus des actions sur scène de dix interprètes, *Corps extrêmes* s'appuie aussi sur un dispositif vidéo nous plongeant en pleine nature où évoluent des sportifs, et des témoignages en voix off sur leurs expériences. JED

Rachid Ouramdane,
Corps extrêmes

À la Maison de la Danse du 5 au 8 octobre

& AUSSI

THÉÂTRE

Intra Muros

La dernière pièce d'Alexis Michalik nous offre 1h45 d'ascenseur émotionnel à travers une tragi-comédie astucieusement mise en scène. Un cours de théâtre dans un univers carcéral se transforme en une habile mise en abyme où les protagonistes revivent, grâce au jeu théâtral, les moments clés de leur vie. Remarquable performance des actrices et des acteurs switchant avec habileté d'un personnage à l'autre. Du rythme, de l'intelligence, de la finesse de jeu malgré une trame a priori complexe.
Le Sémaphore - Théâtre d'Irigny
Rue de Boutan, Irigny
Ven 7 oct à 20h30 ; de 10€ à 17€

THÉÂTRE

La Trilogie de la villégiature

Ils veulent se prendre pour plus argentés qu'ils ne sont. Des gens de la bonne société partent en villégiature pour tenter d'élever leur rang. Goldoni moque ainsi le ridicule des bonnes manières mais surtout, l'auteur phare de (la future) Italie du XVIII^e crée un personnage féminin rebelle et lucide auquel Savannah Rol prête son talent immense. La pièce, mise en scène par Claudia Stavisky, existe surtout par elle et s'affaiblit un peu lors des enjeux annexes, dans un décor écrasant sur lequel sont projetées d'étranges nappes de couleurs.
Célestins, théâtre de Lyon
4 rue Charles Dullin, Lyon 2e
Jusqu'au 8 oct, à 19h30 sf dim à 16h ; de 7€ à 40€

THÉÂTRE

Autophagies

Membre fondatrice du collectif Décoloniser les Arts, Eva Doumbia met en scène ce texte co-écrit avec Armand Gauz. Dans cette performance culinaire, elle raconte l'histoire du riz, du sucre, de la banane, du chocolat. Et donc de l'esclavage.
Théâtre du Point du Jour
7 rue des Aqueducs, Lyon 5e
Jusqu'au 8 oct, à 20h sf sam à 18h30 ; de 5€ à 18€

THÉÂTRE

La Douleur

Livre immense et tellement fort que Duras elle-même avait oublié l'avoir écrit. C'est son éditeur qui le retrouve dans son grenier. Elle a pourtant écrit au retour de son homme des camps de la mort, à Dachau. Dominique Blanc reprend son rôle dans ce spectacle mise en scène par Chéreau en 2008. Inoubliable.
TNP - Théâtre National Populaire
8 place Lazare-Goujon, Villeurbanne
Jusqu'au 9 oct, mar au sam à 20h30 sf jeu à 20h, dim à 16h ; de 7€ à 25€

CLOWN

Les rois vagabonds

Moa Caprez est violoniste virtuose, danseuse et chanteuse. Igor Sellem est trompettiste et brillant acrobate. Tous deux aguerris aux arts du cirque, ces Rois Vagabonds fusionnent les disciplines avec une désinvolture d'apparence seulement. Prouesses techniques du corps, et acrobaties de haut vol s'amalgament dans un concerto fascinant sous des airs de Bach ou Vivaldi (tuba, chant, violon) au service toujours d'un humour poétique pour toute la famille. En tournée mondiale depuis 10 ans, ils reviennent en région pour quelques dates seulement. Foncez !
Grand village éphémère
Impasse du Tachet, Sainte-Foy-l'Argentière
Du 6 au 9 oct, à 20h30, dim à 17h ; de 10€ à 17€

DANSE

Any attempt will end in crushed bodies and shattered bones

Né en 1984 en Belgique, le chorégraphe Jan Martens est l'une des figures montantes de la danse flamande qui en compte tant ! Son œuvre débute en 2010 et est marquée par une démarche originale : non pas imprimer aux corps une gestuelle et un univers imaginaire, mais partir de la vie quotidienne, du réel des gestes et des mouvements. En 2021, au Festival d'Avignon, l'enthousiasme le public avec *Any Attempt Will End in Crushed Bodies and Shattered Bones* (soit littéralement la menace proférée par XI Jinping aux manifestants hongkongais : « toute tentative se soldera par des corps broyés et des os brisés »), directement inspiré par les manifestations pour la défense du climat, les Black Lives Matter et le mouvement des gilets jaunes.
Maison de la Danse
8 avenue Jean Mermoz, Lyon 8e
Mar 11 et mer 12 oct mar à 20h30, mer à 20h ; de 20€ à 40€

THÉÂTRE

Simonetta

C'est Julie Rossello Rochet, déjà autrice notamment de *Part-Dieu, chant de gare* qui est à l'écriture de ce travail sur le parcours d'une femme de l'Antiquité à aujourd'hui et la question de la beauté. Le titre du texte fait référence à Simonetta Vespucci, muse de Botticelli, femme de son époque. La metteuse en scène Anne-Sophie Grac, formée au département scénographie de l'École du TNS a collaboré avec Thierry Jolivet ou Ambre Kahan récemment. C'est Noémie Rimbart, que l'on peut voir notamment dans le très réussi *Ceux qui sont contre le vent* de Nathalie Béasse qui porte ce seule-en-scène.
Théâtre de l'Élysée
14 rue Basse-Combalot, Lyon 7e
Du 11 au 14 oct, à 19h30 ; de 10€/12€/14€

THÉÂTRE

Les Femmes de Barbe-Bleue

Prix du jury du (prestigieux) festival Impatience 2019 et également prix lycéen (les deux font rarement le même choix), ce spectacle arrive enfin à Lyon après avoir été programmé lors de l'édition annulée des Nuits de Fourvière (2020). Le détour par Perrault permet de donner la parole aux victimes du bourreau avec cinq comédiennes sous la houlette d'une toute jeune metteuse en scène qui dit avoir un « vrai désir de théâtre populaire » et ne « pas supporter que des gens se sentent exclus ». Belle promesse.
Polaris
5 avenue de Corbetta, Corbas
Sam 15 oct à 20h30 ; 9€/12€/15€

THÉÂTRE

Le Petit Chaperon rouge

Au TNG cette saison, une compagnie est invitée chaque mois pour déployer plusieurs de ses spectacles, c'est le collectif Das Plateau qui étrenne ce programme avec leur dernière création en date, un Petit Chaperon qui était dans le In d'Avignon cet été. Nous ne l'avons malheureusement pas vu mais ce travail de Céleste Germe accessible dès 4 ans, s'est construit avec les outils de la vidéo pour créer un paysage rendu très sensoriel. Hâte de voir la façon dont le spectateur se retrouve immergé dans la forêt.
TNG - Les Ateliers-Présqu'île
5 rue Petit David, Lyon 2e
Du 8 au 15 oct, sam à 17h, dim à 16h, mer à 15h ; de 5€ à 20€

DANSE

Hip Hop Games Exhibition

Hip hop games exhibition allie l'esprit battle à celui de spectacle. Quatre danseurs hip hop s'y affronteront dans des dispositifs à contraintes formelles : improviser avec certains accessoires, évoluer dans un espace restreint. Ils y seront accompagnés par plusieurs DJs, un VJ et un invité mystère.
Maison de la Danse
8 avenue Jean Mermoz, Lyon 8e
Dim 16 oct à 15h ; de 11€ à 21€

THÉÂTRE

Les frères Karamazov

À l'automne 2009, Sylvain Creuzevault était dans ce même théâtre, petite salle, pour une pièce qui allait lancer sa carrière d'indiscipliné. *Notre terreur* contait les débuts de la Révolution française comme si se fomentait une manif d'un syndicat étudiant. Ça vivait féroce et quitte à réduire les enjeux de cette histoire. Depuis le Limousin, s'attaque à des grandes œuvres comme ces Frères Karamazov dans lequel il joue.
Célestins, théâtre de Lyon
4 rue Charles Dullin, Lyon 2e
Du 12 au 16 oct, à 20h sf dim à 16h ; de 7€ à 40€

EXPO^T 29.09 2022 > 24.04 2023

TOUTANKHAMON

À LA DÉCOUVERTE DU PHARAON OUBLIÉ

LA SUCRIÈRE - LYON

www.EXPO-TOUTANKHAMON.COM

tempora[®]

Mémorial

la sucrière



Bulletin

BFM
LYON



06/10
ZUPER
OKTOBER
FEST
PARTY

Kafé - 18 h
♦ **Gratuit**



07/10
BACK TO
HARLEM
LYGAH +
DJ STOMP SOHIER

Kafé - 20 h 30
♦ **Gratuit**

08/10
CLUB
SAMEDI
MAGGY SMISS
INVITE BAUME

Kafé - 22 h
♦ **Gratuit**



13/10
LIONHEART
+ DYING WISH
+ TERROR
+ GET THE
SHOT

Kao - 19 h
♦ **23€**

14/10
TI'KANIKI
KABAR
MALOYA
INVITE GROUPE
SOMNANBIL

Kafé - 20 h 30
♦ **Gratuit**



16/10
SUNDAY
LOVE
ZOO CORP
W/ GABA + ROTM
+ MAX MASH

Kafé - 16 h
♦ **Gratuit**

21/10 BEAT WINGS BY DJ FLY
FEAT. CUT KILLER
Kafé - 22 h ♦ **Gratuit**

26/10 BASS DRUM OF DEATH
+ PATTAYA GIRLS
Kafé - 20 h 30 ♦ **Gratuit**

29/10 JACQUES
Kao - 22 h ♦ **19€**

SAVE THE DATE

267 rue Marcel Mérieux, 69007 Lyon
M B - Stade de Gerland T T1 - ENS Lyon

billetterie & infos sur www.ninkasi.fr

#WeAreNinkasi

Licences spectacle 1-1076198 / 2-1076199 / 3-1076200



Bryce de Paris (même s'il est né à Cincinnati)

VOUS REPRENDREZ BIEN UN PEU DE DESSNER ?

Classique / Connu par les amateurs de rock comme le guitariste et songwriter principal de The National, Bryce Dessner est aussi un compositeur classique dont l'œuvre pour orchestres de tout style, soliste ou quatuor de chambre est pléthorique. Le voici à l'Auditorium.
PAR STÉPHANE DUCHÊNE

Si on ne s'intéresse qu'à l'indie rock (on a le droit c'est déjà un continent en soi qu'on n'a pas assez d'une vie pour explorer) et qu'on suit de près le groupe américain The National (sans doute l'une des meilleures choses qui soient arrivées au rock ces vingt dernières années) et Bryce Dessner, alors on passe quand même à côté d'un gigantesque pan de la carrière de musicien du guitariste et compositeur du groupe (avec son jumeau Aaron).

Le compositeur ne cache pas s'être beaucoup nourri de l'influence française

Laquelle figure en quelque sorte un iceberg dont The National serait pour beaucoup de monde la partie émergée, le reste s'étalant de la BO de musique de films au ballet, de la pièce pour quartet à cordes (comme le Kronos ou Eighteenth Bird...), orchestres de chambre ou grand format, concerto pour quatuor ou duo de pianiste (El Chan et son Concerto pour deux pianos avec les sœurs Labèque) ou son *St. Carolyn by the sea* qui sera, comme le Concerto, présenté en regard de *La Symphonie fantastique* de Berlioz, comme un pont jeté entre l'Amérique de Dessner et l'Europe des sœurs Labèque et du fantastique

Hector. Un pont qu'à vrai dire, Dessner a déjà franchi plus d'une fois, lui qui a terminé ses études de musique classique, entamées à Yale, dans notre capitale en 1999. Avant de revenir y vivre avec sa femme (la chanteuse Mina Tindle), il y a presque une décennie.

ACCENT FRANÇAIS

Le compositeur ne cache pas s'être beaucoup nourri de l'influence française, de concerts dévorés à la Philharmonie de Paris, aux Bouffes du nord ou à l'Opéra Comique, de ce « côté lumineux » surtout qu'il perçoit dans une certaine tradition française qu'il vénère, de Ravel à Messiaen en passant par Boulez ou Dutilleux (« l'un de mes compositeurs préférés, sans aucun doute », confie-t-il). Si bien que sa musique, enrichie d'expériences aux côtés des grands maîtres américains du minimalisme que sont Philip Glass et Steve Reich, se colore volontiers d'un accent français qui répond à l'accent américain de son français impeccable et que l'intéressé est pourtant un peu en peine de définir tout à fait. Pour Dessner, que la notion de genre intéresse peu, « la vraie question est celle de la collaboration : les sœurs Labèque m'ont ouvert à plein de choses, emmené dans d'autres univers musicaux. Comme mes amis de The National ou même Philip Glass ou Steve Reich avec qui j'ai joué quand j'avais 25 ans, dans les deux cas, l'expérience d'une vie. »

UN TABLEAU DE MANET

À cet égard, Bryce Dessner est tout aussi à l'aise de travailler avec des musiciens

qui lisent la musique qu'avec d'autres qui travaillent à l'instinct, comme son frère Aaron : « parmi les musiciens les plus talentueux que je connais, beaucoup ne savent pas lire la musique et n'ont pas eu de formation classique. J'ai travaillé avec Paul Simon, qui ne sait pas communiquer avec une partition mais c'est un génie ».

Mais dans la catégorie de « ceux qui savent lire », il a sans doute fait avec les sœurs Labèque l'une des rencontres déterminantes de sa vie lorsqu'il s'est agi de leur composer *El Chan* ou ce *Concerto pour deux pianos* (« écrit sur leur propre piano ») : « Il n'y a pas chez elles de jugement élitiste sur ce qui serait de la musique ou non, nous confie celui sur lequel les étiquettes n'adhèrent pas. Et je n'ai jamais vu de musiciens travailler autant. Quel que soit le compositeur, elles donnent tout ».

Celles qui lui ont un peu rappelé sa manière de fonctionner avec son frère jumeau Aaron, le feront encore, ce soir à l'Auditorium, aux commandes du *Concerto*, en regard de *St. Carolyn by the sea* et de la *Fantastique* de Berlioz, qu'il a un peu de mal à rapprocher de son œuvre : « cette pièce, c'est un tableau de Manet ou de Picasso, c'est un incontournable et je ne sais pas si les miennes peuvent y être reliées. Ce qui est sûr, c'est que cette soirée va proposer un chemin vers la beauté. C'est comme ça qu'elle a été conçue. » Un chemin sur lequel il serait temps de suivre enfin Bryce Dessner.

Berlioz/Dessner

À l'Auditorium le samedi 15 octobre



Mais ils ne vous donneront pas leurs coins à champignons !

TINDERSTICKS LE GRAIN DE L'IVRESSE

Pop / Indispensable formation anglaise à la trajectoire sinueuse, les Tindersticks de Stuart Staples fêtent leurs trente ans avec une tournée qui passe par le Radiant et une compilation rétrospective superbement baptisée *Past Imperfect*.
PAR STÉPHANE DUCHÊNE

Voilà trente ans que les Tindersticks triment leur dégainée usée et leurs hymnes éreintés dans le paysage indie. Anniversaire fêté discrètement par les intéressés (on ne se refait pas) mais avec tambours, trompettes et nappées de violons dingues (idem). Tout commence donc en 1992 mais surtout en 1993 avec *City Sickness*, publié en éclaircie d'un premier album fiévreux et quelque peu bancal qui sera pourtant désigné disque de l'année par le Melody Maker, alors institution british découvreuse de talents.

Ce « mal de ville » qui tourbillonne de violons automnaux et titube dans la bouche maltée de Stuart Staples, crooner dé-

lavé comme on n'en faisait pas encore, pose les bases de l'esthétique tinderstickienne : une sorte de panache rentré, de flamboyance malhabile, de mal de vivre épique et atonal pour western à gueule de bois – pour s'en faire une idée très précise et très vivante, se jeter sur le *Live at the Bloomsbury Theatre* de 1995. Quelque chose d'infiniment cinématographique, tant et si bien que la cinéaste Claire Denis fera du groupe son détaillant en BO à partir de 1996. C'est aussi *City Sickness* qui ouvre le double vinyle valant rétrospective de ces trois décennies.

AMOUR & ACHARNEMENT

Un best-of coupé en deux en

2003 après l'album *Waiting for the Moon* – on retrouve dans cette première partie les sublimes duos *Travelling Light* avec Carla Torgerson de The Walkabouts et *Sometimes it hurts* avec la regrettée Lhasa et ne manque qu'*A Marriage Made in Heaven*, avec Isabella Rossellini, disponible sur la compilation *Donkeys* (1997). Le groupe se sépare alors et se reforme trois ans plus tard en format réduit et sans Dickon Hinchliffe, membre fondateur, et livre des albums moins grandiloquents, moins soul que *Can our Love* et *Waiting for the Moon* et moins saouls, moins tourmenté, où les comptines prennent le pas sur le comptage d'abattis, et la patte Staples sur les emballages d'Hinchliffe.

On reprochera à la chose de n'être pas assez généreuse sur certains albums (*Curtains*) mais elle a le mérite de représenter les inflexions subtiles dans la trajectoire du groupe, autant que ses humeurs. Et de sublimer une constante : le grain inimitable et comme inconsolable de Stuart Staples, l'un des interprètes les plus fascinants (et les plus follement classes) de ces trente dernières années. Lequel a toujours réussi un tour de force : combiner une impression d'ivresse dont on ne revient pas et de lucidité absolue. C'est encore le cas sur le titre inédit – BO du dernier Claire Denis, *Avec Amour et Acharnement* – qui clôt cette rétrospective, le bien nommé et lancinant *Both sides of the blades*. Où la montée de cuite et la gueule de bois ne font qu'un.

Tindersticks, *Past Imperfect - The Best of Tindersticks '92 - '21 (City Slang)*

Au Radiant-Bellevue à Caluire le mercredi 12 octobre

& AUSSI

JAZZ Vincent Courtois

C'est à une semaine (presque) entière dans ses murs que l'Opéra Underground convie le violoncelliste Vincent Courtois, improvisateur et compositeur de jazz autant que de musiques de films. Lequel ne s'est pas fait prier pour proposer un concert lecture autour de Jack London, un ciné-concert, une séance d'écoute et trois jours mêlant Ateliers du violoncelle, masterclasses et rendez-vous live.
Opéra Underground
1 place de la Comédie, Lyon 1er
Mer 5 oct à 12h30 ; entrée libre
Mer 5 oct à 20h ; de 15€ à 19€

POP Parcels

Le groupe australien au look de formation rock est-allemande (sans doute inspiré par leur habitat berlinois) revient avec la bande-originale d'un film imaginaire (un désormais classique de la pop) qui risque d'élargir les horizons de leur électronique parfois un brin putassière.
Radiant-Bellevue
1 rue Jean Moulin, Caluire
Dim 9 oct à 19h ; 34€

SONO MONDIALE Kutu

Quand le violoniste Theo Ceccaldi rencontre l'Ethio-jazz, ça donne Kutu qui télescope textes contemporains et rythmes traditionnels, à base de claviers cosmiques, de basses rigoureuses autant que joueuses et d'appels à la danse-transe.
Opéra Underground
1 place de la Comédie, Lyon 1er
Mer 12 oct à 20h ; de 12€ à 19€

FOLK H-Burns

L'Isérois H-Burns paie son tribut(e) à l'un de ceux, si ce n'est celui tout court, qui ont allumé l'étincelle musicale qui brûle en lui. Cela a donné un album sur lequel les cordes et la nostalgie sont généreuses. Et une série de concert où le musicien se présente avec les cordes du Stranger Quartet et sa nostalgie à lui.
Marché Gare
4-6 Pl. Hubert Mounier, Lyon 2e
Jeu 13 oct à 20h ; de 16€ à 20€

CHANSON Florent Marchet

Depuis l'ambitieux *Bambi Galaxy*, en 2014, Florent Marchet s'est surtout illustré par de nombreuses musiques de films, des projets musicaux et scéniques collaboratifs, des lectures musicales et même un roman. Le revoilà pourtant enfin avec un

album sorti cette année, *Garden Party*, où l'on retrouve son talent singulier pour la peinture des gens moyens et des vies minuscules, les amis, la famille, les ruptures, l'enfance.
Épicerie Moderne
Place René Lescot, Feyzin
Ven 14 oct à 20h30 ; 16€/18€/20€

ROCK Led Zeppelin Symphonic

On voit bien qu'on est dans une ère où le recyclage fait force de loi – et pas que pour nos déchets cartons. L'une des tendances du moment (après le tribute band ou l'hologramme band) c'est la revisite symphonique des grands noms du rock. Après Queen et Metallica, Led Zep.
Amphithéâtre – Salle 3000
1 quai Charles de Gaulle, Lyon 6e
Sam 15 oct à 20h ; de 39€ à 89€

ROCK Peter Kernel + Antenn.e

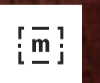
Voici l'un des fers du lance du rock suisse – qui tend à devenir l'une des grandes spécialités helvètes avec le chocolat, l'horlogerie et la dissimulation bancaire – mené par Aris Bassetti et Barbara Lehnhoff, exigeant et goût, comme tout ce qui est suisse.
Le Périscope
13 rue Delandine, Lyon 2e
Mar 18 oct à 21h ; 14€

Musée des Ursulines

21 septembre 2022

31 mars 2023

MÂCON DE LA PÉRIODE GAULOISE À L'AN MIL



MACON.fr

MACON
L'ÉNERGIE POUR VOUS, AVEC VOUS !



TOUTANKHAMON, HIÉROGLYPHES : L'ÉGYPTE ANTIQUE S'EXPOSE

Histoire / Deux expositions consacrées à l'égyptologie ont ouvert leurs portes à Lyon : très différentes même si leurs titres sont presque copiés/collés, elles se complètent parfaitement et méritent une visite. L'une est consacrée à Toutankhamon, l'autre à Champollion. PAR SÉBASTIEN BROQUET

Plus de syndrome de Stendhal en vue du côté des visiteurs de l'exposition *Toutankhamon, à la découverte du pharaon oublié*, qui vient de s'ouvrir à La Sucrière : aucun objet réel retrouvé dans son hypogée ou ailleurs lors de fouilles ultérieures n'est visible au fil de la visite. Tout n'est que reproduction. Fidèles, et soignées : ce sont les meilleurs musées d'Europe et surtout celui du Caire (le Supreme Council of Antiquities Replica Production Unit, exactement, pour 250 d'entre eux) qui ont façonné ces imitations d'artefacts. Et du côté des organisateurs, les sociétés privées Tempora et Europa Expo, on l'assume clairement et on ne cherche pas à tromper le visiteur. Pourquoi en parler d'emblée ? Parce que c'est à la fois la force et la faiblesse de l'exposition. La force, parce que tout est là : masque de Toutankhamon, célèbre buste de Néfertiti exposé au Neues Museum à Berlin, fameuse dague en fer de météorite, etc. Il ne manque rien de ce que l'on a trouvé dans le caveau funéraire, rien de ce qui entoure le culte de Toutankhamon et fascine tant depuis deux siècles que les Occidentaux ont pris conscience

de la puissance de cette civilisation antique. Et c'est aussi la faiblesse de cette exposition, puisque finalement, le parcours est attendu, un peu linéaire, et cette absence d'objets originaux n'a pas poussé les scénographes ou historiens à rivaliser d'imagination pour combler un vide. Puisqu'il suffisait de faire appel à un copiste pour avoir la pièce voulue. L'émotion n'est pas la même non plus.

À VISITER EN FAMILLE

Faut-il s'y rendre tout de même ? Assurément, oui. En étant conscient de cet écueil, et de l'angle choisi : suivre l'archéologue Howard Carter sur les traces de son expédition ayant mené à la découverte du tombeau tant recherché. Car au-delà de l'aspect historique, respecté, la scénographie et le parcours suivent d'abord les traces de l'Européen en quête de découvertes, et non pas la vie de Toutankhamon. En-celà, l'exposition est autant consacrée au pharaon qu'à celui qui a redécouvert son tombeau, au trésor qu'à l'Indiana Jones l'ayant déniché.



L'exposition est autant consacrée au pharaon qu'à celui qui a redécouvert son tombeau, au trésor qu'à l'Indiana Jones l'ayant déniché

CHAMPOLLION ET LES HIÉROGLYPHES

Pour les artefacts réellement utilisés au fil des dynasties de l'Égypte ancienne, il faudra se rendre au Musée des Beaux-Arts, qui lui aussi succombe à l'égyptologie et expose 145 de ces antiquités, programmant dans sa petite salle un événement ciblé sur Jean-François Champollion, les hiéroglyphes et les reliant à François Artaud, personnage central du musée à l'origine de sa création, qui en fut le premier directeur, en profitant pour relater les liens très anciens unissant Lyon et l'égyptologie.

C'est court, mais c'est dense : il faut ici prendre beaucoup plus de temps sur chaque vitrine pour en assimiler les richesses et la pertinence du contenu. L'on s'attache à revenir sur ce mystère qui a agité les scientifiques et les curieux durant des décennies, avant que Champollion le jeune ne se serve de son immense connaissance des langues étrangères et en particulier du copte contemporain, comme de son savoir sur la civilisation égyptienne, pour qu'enfin ce qui était devenu une sorte de code secret soit percé à jour en septembre 1822 – grâce, bien entendu, à la découverte de la pierre de Rosette ; dont Champollion n'eut que des reproductions en mains...

Il faut aussi largement réhabiliter le travail et le mérite du frère aîné Jacques-Joseph Champollion-Figeac : c'est lui qui incita et guida son petit frère dans ses études, qui le poussa, échangea longuement avec lui pour discuter des pistes suivies... L'étude de la correspondance de Jean-François, éditée en 2019 par Christian Bourgois, en complément chronologique de ses carnets de voyage en Égypte, est en cela éloquente et montre bien l'importance du lien intellectuel entre les deux frères. L'exposition s'y attelle aussi.

Au fil du parcours, outre les deux frères, outre François Artaud, avec lequel des liens d'amitié seront vite tissés, on découvre d'autres noms qui permettent de comprendre que Lyon a tôt été – dès la Renaissance – sensible à l'égyptologie, que collectionneurs et chercheurs et intellectuels s'y sont intéressés ici au fil des décennies, permettant de nourrir l'actuelle collection du Musée des Beaux-Arts.

Toutankhamon, à la découverte du pharaon oublié

À La Sucrière jusqu'au 24 avril 2023

À la recherche des hiéroglyphes oubliés

Au Musée des Beaux-Arts jusqu'au 31 décembre

On débute la visite par un passage sur le pont du navire ayant traversé la Méditerranée, on écoute la voix dans l'audioguide qui est censée être celle d'Howard Carter et on enchaîne avec les conditions des fouilles, la vie de Carter et sa rencontre avec l'indispensable mécène Lord Carnarvon ayant financé les fouilles, acheté la concession – mécène qu'il faudra attendre plusieurs jours avant l'ouverture réelle du tombeau, après sa découverte le 22 novembre 1922.

Avant, enfin, d'arriver au cœur du sujet et de ressentir l'effet whaou : le tombeau reconstitué de Toutankhamon, voisinant avec deux autres vitrines reconstituant le vrac des objets enterrés avec lui pour lui permettre un meilleur séjour dans l'au-delà : chars, armes, nourriture (sarcophages de canards !), onguents et matériel pour écrire... C'est de loin le meilleur moment de l'exposition, qui se décline ensuite dans la grande pièce suivante, où chacun des objets est expliqué et classé par fonction, révélant par là-même l'importance historique colossale de la découverte de ce tombeau : au-delà de Toutankhamon, c'est surtout un immense savoir sur la vie quotidienne dans l'Égypte ancienne qui s'est alors révélé au "monde moderne".

S'ensuit une partie plus classique sur la dynastie, l'arbre généalogique, les Dieux, mais une autre pièce retient l'attention, c'est l'atelier reconstitué du sculpteur officiel de la royauté, Thoutmose, dont la maison a été retrouvée par Borchardt en 1912 à Amarna. C'est à lui que l'on doit le fameux buste de Néfertiti, et toute une partie est dédiée à son art, sa fonction comme à son statut.

Cité internationale de la gastronomie de Lyon

LA CITÉ INTERNATIONALE DE LA GASTRONOMIE ROUVRE SES PORTES!

21 - 23 OCT. 2022

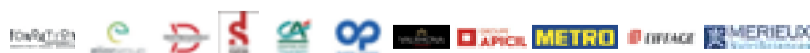
Animations, expositions...

Entrée gratuite sur inscription



MÉTROPOLE

GRAND LYON



Programme sur grandlyon.com/cite-gastronomie

KASHINK

« JE SUIS UNE UTOPISTE RÉVOLTÉE »

Street Art / Kashink détonne dans le paysage du street art depuis une quinzaine d'années. Sa pratique engagée se met au service d'un discours sur l'identité. A travers ses peintures de masques, elle nous raconte notre complexité, nous invite à l'embrasser avec davantage de sérénité et de fierté. PROPOS RECUEILLIS PAR SARAH FOUASSIER

Vous vous définissez comme une artiste, activiste et performeuse. Comment faites-vous le lien entre ces trois rôles ?

Kashink : Mon travail d'art public se concentre autour de l'identité et du questionnement de la normativité. Il se décline en street art, mais aussi à travers le maquillage que je porte tous les jours, cette moustache dessinée au-dessus de mes lèvres. Il se décline autour d'autres moyens comme des vidéos, un livre, de la musique, donc c'est un art pluridisciplinaire, tout se recoupe autour du même cœur.

Qu'entendez-vous par normativité ?

Ce sont des codes esthétiques qui nous paraissent normaux, que l'on suit car en tant qu'homme ou femme, on doit tous se présenter au monde d'une certaine manière. Ces règles me paraissent absurdes, et je cherche à les questionner. C'est le rôle des artistes de questionner, de par leur vision personnelle, l'absurdité du monde. Cette normativité est formée et ne correspond véritablement à personne. En tant qu'individu, nous sommes infiniment plus complexes. Cette normativité, il me semble qu'elle rend les gens plutôt malheureux, elle nous enferme dans des cases, des rôles qu'on pense devoir tenir pour être acceptables, alors que notre diversité et notre identité intérieure sont beaucoup plus complexes et riches.

C'est quoi la fluidité pour vous ?

Pour moi, ce sont tous les différents aspects de notre personnalité, nos goûts personnels qui ne s'expliquent pas. Tout cela constitue notre personnalité qui est influencée par notre héritage culturel, social, éducatif, par l'époque dans laquelle on vit. Tous ces brins fabriquent une tresse très complexe et parfois paradoxale, lisse, parfois ébouriffée. La fluidité vient du fait que les brins de cette tresse sont mouvants. On apprend à se connaître au cours de notre vie, on apprend à appréhender notre complexité. La fluidité, c'est la connaître, et ne pas s'enfermer dans deux ou trois brins de cette tresse. On n'est pas monobloc.

JE M'INTÉRESSE DEPUIS LONGTEMPS À LA CULTURE QUEER ET DRAG

Comment traduisez-vous ça dans votre peinture urbaine ?

Je retranscris mon héritage et mes inspirations issues de nombreuses sources. L'aspect multiculturel de mes personnages s'inscrit dans cette fluidité,



George Dunning aurait apprécié

dité, les personnages sont inspirés de différentes cultures. La tradition des masques existe dans quasiment toutes les cultures du monde. C'est rare que les humains aient une approche commune sur une tradition. Et cette tradition recoupe la fluidité, car nos masques sont sociaux, ils sont extrêmement divers, on a des attitudes différentes dans chaque sphère de la société. Les masques sociaux sont les mêmes que les masques physiques qu'on peut porter dans les carnivals, ils nous permettent de nous révéler et non de nous cacher.

On le voit dans la tradition des masques physiques qui révèlent en nous un personnage, ils servent à transformer notre apparence, mais aussi à transcender l'humain, ils permettent d'explorer une facette de notre identité, de notre fluidité. Les visages que je représente, ou les masques sont multiples, ils n'ont pas d'origines ethniques ni de genre, ils sont ce que les gens projettent dessus. Quant à mon approche, elle est fluide, je ne me cantonne pas juste au street art. J'aime l'idée que ma pratique s'entrecoupe entre différentes disciplines. Et il n'y en a pas une plus haute que l'autre, elles sont toutes

« La tradition des masques existe dans quasiment toutes les cultures du monde. C'est rare que les humains aient une approche commune sur une tradition »

complémentaires.

Décrivez-nous la pièce que vous avez peinte pour Peinture Fraîche ?

Elle est monumentale, elle fait neuf mètres par douze mètres, je l'ai faite à un moment assez crucial dans ma vie car j'ai arrêté de fumer et j'ai représenté une personne qui fume. Je l'ai peinte, comme souvent, à mon image. C'est un personnage qui a une attitude de grande confiance en soi, il m'a été inspiré par des drag queen de l'émission Drag Race France. Je m'intéresse depuis longtemps à la culture queer et drag. Ce que j'adore dans cette culture, c'est que le maquillage leur permet de se révéler.

Au moment où j'ai peint ce personnage, j'avais besoin d'être inspirée par la confiance que dégagent les drag. Voilà pourquoi je lui ai fait dire

« you're gonna be fine honey ». Je voulais que ce personnage me parle. Ce sont toujours des autoportraits. Je trouve qu'on vit une époque avec beaucoup de relents conservateurs inquiétants, et j'ai envie d'avoir confiance en l'avenir et toutes ces nouvelles réflexions sur l'acceptation et la diversité de l'autre, sur une forme de libération de la parole des personnes opprimées. Depuis peu de temps, il y a un changement dans les mentalités, sur la question du féminisme, de la culture queer, de la décolonisation. Depuis Black Live Matter, les questionnements de la normativité bougent, et je vois que chez les plus jeunes générations, beaucoup de notions vont être acquises, le féminisme ne sera plus un mot qui sera méconnu, c'est vraiment encourageant et je veux croire que tout ça est pour le mieux.

JE SUIS UNE UTOPISTE RÉVOLTÉE

Parlez nous de votre livre.

Je suis en train d'écrire un livre que je considère comme un œuvre d'art public qui va s'appeler *Ceci n'est pas une moustache* et qui parle de mon expérience d'artiste, qui relate des anecdotes récoltées depuis neuf ans que je porte la moustache. Quand d'autres portent des traits d'eye-liner, moi je les porte au-dessus de la bouche. Ça me permet de questionner la normativité du maquillage, pourquoi il marche à tel endroit et pas à d'autres. C'est un témoignage et un essai sur l'art engagé et comment on vit quand on est artiste engagé.

Peinture Fraîche Festival

À la Halle Debourg (Lyon 7^e) du mercredi 12 octobre au dimanche 6 novembre

& AUSSI

HISTOIRE

Une salade, César?

Vous êtes-vous déjà demandé ce que mangeaient les romains ou ce qu'ils buvaient ? Avez-vous déjà fantasmé sur les banquettes romaines ? Le musée Lugdunum déploie sa passionnante expo de 2020 à la MLIS autour de ses deux axes thématiques : les principales denrées alimentaires, leur exploitation et leur commerce, puis leur préparation et leur consommation. Maison du Livre, de l'Image et du Son 247 cours Émile Zola, Villeurbanne Jusqu'à 15 oct

PEINTURE

Dominique d'Acher

Dominique d'Acher (1929-1991) aimait à se définir elle-même comme une peintre de la «réalité intérieure». Proche à ses débuts de l'art informel d'un Wols par exemple, son œuvre évolue ensuite vers des compositions figuratives singulières et très organiques. Son exposition à la galerie Chartier clôt un cycle de trois expositions (à Sens puis à Dôle précédemment), et présentera une sélection de peintures des années 1960 et quelques "papiers silencieux", des dessins réalisés en 1964-65. Galerie Henri Chartier 3 rue Auguste Comte, Lyon 2e Jusqu'à 5 nov, mar de 14h à 19h, mer au sam de 11h à 19h ; entrée libre

PHOTOGRAPHIE

Lise Dua et Yveline Loiseur

La petite Galerie Besson réunit deux photographes, Yveline Loiseur (née en 1965) et Lise Dua (née en 1989), au travail artistique particulièrement poignant et délicat. Yveline Loiseur présente un travail autour du vieillissement avec des images jouant sur l'idée de dou-

ble et de transparence. Lise Dua expose ses diptyques confrontant des images contemporaines à d'autres en noir et blanc extraites d'albums de famille. Le passage du temps, les liens entre les générations, sont ici les motifs communs aux deux artistes.

La Petite Galerie 6 rue de Vauzelles, Lyon 1er Jusqu'à 19 nov, mer au sam de 14h30 à 19h ; entrée libre

PHOTOGRAPHIE

On n'est pas des robots : ouvrières et ouvriers de la logistique

Trois photographes (Cécile Cuny, Nathalie Mohadjer, Hortense Soichet), associées à trois chercheurs en sciences sociales, se sont penchées sur ce monde trouble et crucial pour l'économie contemporaine : la logistique. Un nouveau « monde ouvrier » (caristes, manutentionnaires, livreurs) qu'elles mettent en lumière à travers l'exposition *On n'est pas des robots*. Présentée déjà dans différents lieux en France, cette exposition fait étape au Bleu du ciel cet automne.

Le Bleu du Ciel 12 rue des Fantassins, Lyon 1er Jusqu'à 3 déc, du mer au sam de 14h30 à 19h

ART CONTEMPORAIN

Chemins de traverse

La très charmante galerie La Taille de mon âme consacre sa nouvelle exposition collective au thème des migrants, en tentant d'en faire bouger les poncifs. Elle réunit onze artistes aux médiums les plus divers : photographie, céramique, gravure, vidéo, planches de bande-dessinée, broderie. On sera heureux d'y retrouver notamment l'artiste Française Pérovitch avec une belle estampe en couleurs représentant un enfant masqué.

La taille de mon âme 2 place bertone, Lyon Jusqu'à 17 déc, mer au sam de 14h à 19h ; entrée libre

PEINTURE

Giuseppe Penone

Invité au Couvent de la Tourette, l'artiste italien Giuseppe Penone y dialogue avec l'architecture impressionnante et spirituelle du Corbusier. Connu pour ses explorations des liens entre l'humain et la nature (qu'elle soit végétale ou minérale), Penone présente ici plusieurs œuvres anciennes et une série de frottages en couleurs sur toile produite sur place. Des frottages qui révèlent la peau granuleuse des murs et des piliers du bâtiment. Par petites touches discrètes et sensibles, Penone réussit à se faire une place là où on l'attendait pas : dans la rugosité du béton et dans la symbolique religieuse du couvent.

Couvent de la Tourette Route de la Tourette, Évieux Jusqu'à 24 déc, du mar au dim de 14h à 18h30

DESSIN

François Réau

« Le dessin c'est la trace, et la trace est tout autant mémoire qu'oubli » écrit l'artiste François Réau. Né à Niort en 1978, diplômé de l'École des arts appliqués de Poitiers, François Réau a une pratique originale du dessin qu'il déploie dans l'espace à travers ses installations et dispositifs in situ. Le temps, la mémoire, la perception, l'alternance de la présence et de la disparition, le paysage, sont quelques-unes des directions de travail de l'artiste. À la Fondation Bullukian, qui lui consacre une exposition monographique, il présentera des œuvres inspirées du poète René Char.

Fondation Bullukian 26 place Bellecour, Lyon 2e Jusqu'à 30 déc, mar au ven de 14h à 18h, sam de 10h à 12h et de 14h à 18h ; entrée libre

ART CONTEMPORAIN

Biennale d'Art Contemporain

Il serait étonnant qu'aux usines Fagor ou au Musée Guimet (deux des douze lieux de la Biennale), vous ne trouviez pas œuvre(s) à votre pointure de regard et de sensibilité. Nombre des installations, photographies, peintures, sculptures et vidéos exposées, ont de quoi interpeller nos sens et nos émotions. Les artistes invités reviennent au sensible, à l'instar des images mélancoliques du Britannique Richard Learoyd, du carnaval filmé par Clément Cogitore, de la gigantesque installation du Belge Hans op de Beeck, du triptyque vidéo proche de l'univers de Tarkovski de l'Irlandais Ailbhe Ni Bhriain.

URDLA 207 rue Francis de Pressensé, Villeurbanne Jusqu'à 31 déc, mar au dim de 14h à 18h ; jusqu'à 20€

ART CONTEMPORAIN

Jeune création internationale

Comme à l'accoutumée, en parallèle de la Biennale, l'Institut d'Art Contemporain de Villeurbanne accueille entre ses murs une dizaine de jeunes artistes internationaux et régionaux (nés pour la plupart dans les années 1990). Pour cette édition, c'est la scène émergente européenne qui est mise en avant avec des artistes venus de Suède, Espagne, Roumanie, Italie. Côté français, on notera la présence de la vidéaste Maïté Marra, de Jimmy Beauquesne et ses dessins à la fois pop et tourmentés qui explorent l'attitude des jeunes fans. Tous les médiums seront représentés, et chaque édition de Jeune création est l'occasion de très belles découvertes.

Institut d'Art Contemporain 11 rue Docteur Dolard, Villeurbanne Jusqu'à 31 déc, mer au ven de 14h à 18h, sam et dim de 13h à 19h ; jusqu'à 20€ Dans le cadre de la Biennale d'art contemporain



© Robert Combas

/ DESSIN

LYON ART PAPER INVITE ROBERT COMBAS

Le salon du dessin contemporain Lyon Art Paper ne cesse de monter en puissance et en qualité ! Pour sa huitième édition au Palais de Bondy, du 12 au 16 octobre, son invité d'honneur n'est autre que Robert Combas, célèbre artiste du courant de la Figuration libre. Combas présentera plusieurs œuvres et convie une poignée d'artistes proches de lui (Marc Duran, Lucas Mancione, Topolino...) à exposer au salon. Lyon Art Paper a, par ailleurs, sélectionné soixante-quatre artistes internationaux aux styles et aux univers très variés, et issus de contrées géographiques diverses (Japon, Iran, Suisse, Syrie, Canada...). Certains d'entre eux sont défendus par des galeries, mais beaucoup sont encore indépendants. Et quelques-uns ont été chroniqués dans nos colonnes comme Franz Metzger, Barbara Carnevale, Blanche Berthelier. Chaque année, le jury du salon décerne un prix, et le prix du jury 2021, la Lyonnaise d'origine russe Svetlana Arefiev, fait l'objet d'une exposition personnelle à la galerie L'œil écoute du 8 au 31 octobre. JED

SPECTACULAIRE!

LUGDUNUM

MUSÉE & THÉÂTRES ROMAINS

LE DIVERTISSEMENT CHEZ LES ROMAINS

06 OCT.

→ 2022

EXPOSITION

11 JUIN

← 2023

lugdunum.grandlyon.com

UN MUSÉE DE LA MÉTROPOLE DE LYON

Avec la participation exceptionnelle du musée du Louvre



CLAIRE BAGLIN : FAST FOOD NATION

Littérature / C'est Claire Baglin qui remporte en cette rentrée le traditionnel titre de primo-romancière la plus courue des critiques. Son *En Salle*, qui décrit les mésaventures d'une jeune "équipière" dans l'enfer du fast-food est effectivement goûté, mais un peu froid, Et parfois un peu indigeste dans sa gestion d'un récit familial alterné.

PAR STÉPHANE DUCHÊNE

Il est des gens, des enfants, pour qui aller au fast-food, est un réconfort, un luxe, une fête. Et le fast-food en question un monde merveilleux et fascinant. Jusqu'à ce qu'ils soient amenés à y travailler. Alors les Disneyland du burger se muent en enfer de la malbouffe, du mal-travail et en dernier lieu de la mal-vie.

S'il en restait là, *En Salle* s'inscrirait dans la tradition des journaux ouvriers écrits à même l'établi

C'est le cas pour l'héroïne d'*En Salle* qui, ayant postulé dans une célèbre enseigne, traverse tous les cercles de cet enfer, bien définis et hiérarchisés : la salle, les commandes, la terrasse, les frites, le drive



© Mathieu Zazzo

Une tranche de vie (sans salade, ni tomate, ni oignon cheffe)

sous l'autorité plus ou moins investie des manas, ces démons, et entre deux aboiements d'un cerbère nommé "pointeuse". S'il en restait là, *En Salle* s'inscrirait dans la tradition des journaux ouvriers écrits à même l'établi, sur un coin de ligne de production,

pour disséquer l'aliénation (moyennement) cachée derrière chaque tâche répétitive, et soupeser la notion de pénibilité au carré.

MCJOB

Mais *En Salle* comporte une deuxième couche de récit, en alternance frénétique de la première, faite de retours sur l'enfance de la narratrice dans un milieu populaire, du genre de ceux pour lesquels le Président Macron a crû bon un jour d'inventer l'expression « *les gens qui ne sont rien* », ou pas grand-chose : père ouvrier, vacances sous une toile de tente et restauration rapide en guise de climax événementiel familial.

C'est cette alternance de récits qui fait tout le sel d'*En Salle*, qui dresse le parallèle entre la condition ouvrière du père et le McJob – l'expression a été popularisée par l'écrivain canadien Douglas Coupland dans *Generation X* – de la fille. Manière de montrer que l'aliénation se nourrit aussi de reproduction. Mais l'alternance des récits, qui souffre d'un montage trop rapide, provoque chez le lecteur un sentiment d'asphyxie dont on ne sait s'il est réussi – et donc volontaire – ou une scorie.

En Salle pâtit donc de sa densité, et son style volontairement clinique, sans pathos ni psychologie, sans humour ni hors-champs salvateur, produit un effet de glaciation. On ne retrouve pas ici – si tant est que la comparaison soit valable – la poésie à l'œuvre dans *À la ligne* de Joseph Ponthus. Mais au moins retranscrit-il à merveille, si l'on peut dire, c'est déjà une force, la déshumanisation au travail dans les McJob dont le managérial absurde et robotique a fini par contaminer l'ensemble de la société.

Claire Baglin, *En Salle* (Minuit)

À la librairie Passages le mardi 11 octobre

& AUSSI

LITTÉRATURE Corinne Morel-Darleux

27 Madeleine
27 rue de la Madeleine, Lyon 7e
Mer 5 oct à 19h ; entrée libre

LITTÉRATURE Simon Johannin et Oscar Coop-Phane

Librairie Descours
31 rue Auguste Comte, Lyon 2e
Mer 5 oct à 18h30 ; entrée libre

LITTÉRATURE David Bosc

Librairie Passages
11 rue de Brest, Lyon 2e
Jeu 6 oct à 19h ; entrée libre

CINÉMA Thierry Frémaux

Librairie Descours
31 rue Auguste Comte, Lyon 2e
Jeu 6 oct à 18h30 ; entrée libre

RENCONTRE Anne Gosciny

Librairie Passages
11 rue de Brest, Lyon 2e
Sam 8 oct dès 14h30 ; entrée libre

LITTÉRATURE Claire Baglin

Librairie Passages
11 rue de Brest, Lyon 2e
Mar 11 oct à 19h ; entrée libre

LITTÉRATURE Valentine Cuny-Le Callet

Librairie Passages
11 rue de Brest, Lyon 2e
Jeu 13 oct à 19h ; entrée libre

LITTÉRATURE Muriel Barbery

Librairie Descours
31 rue Auguste Comte, Lyon 2e
Jeu 13 oct à 18h30 ; entrée libre

BANDE DESSINÉE Baru

L'Astragale
108 rue de Sèze, Lyon 6e
Ven 14 oct à 17h ; entrée libre

36^e
Fête du Livre
DE SAINT-ÉTIENNE
Festival Les mots en scène
14 > 16 OCTOBRE 2022

fetedulivre.saint-etienne.fr

sofia la culture avec la copie privée

CNL La Région Auvergne-Rhône-Alpes SÉM SAINT-ÉTIENNE la métropole

Création et coordination: Direction de la Communication et du Marketing Territorial Ville de Saint-Étienne - Photo: Pierre Brusset - Modèle: Sarah Melislin-Segaudin | La Découverte de - Photo retouchée.



VICHY, SES THERMES, SES PASTILLES ET SON CHARME

Allier / Vichy s'aborde en vrac : les pastilles, l'eau de source et les thermes, le régime de Pétain. Mais en arpentant cette ville absolument charmante, au bord de l'Allier, tout prend sens, y compris sa tragique histoire. PAR NADJA POBEL

Ville la plus proche de Lyon dans le département de l'Allier, au coin nord-est de la région Auvergne-Rhône-Alpes, Vichy mérite vraiment d'être découverte et mieux vaut prendre le temps car il est difficile de la résumer. L'eau et ses sources sont à l'origine de bien des caractéristiques de cette cité de 25 000 habitants.

Son récent classement à l'UNESCO (été 2021) dans un parcours de villes thermales européennes dont elle est la seule occurrence française va accélérer la venue de touristes amoureux du patrimoine, là où jusqu'à maintenant le thermalisme était phare, à égale nuitée avec les sportifs.

En effet, la surface de terrains de sport est quasiment équivalente à son centre-ville, ce qui lui permet de proposer 42 disciplines (dont 17 paralympiques) en tant que "centre de préparation" officiel des Jeux de Paris 2024, là où bien d'autres communes n'en ont qu'une ou deux. Un héritage, là encore, du thermalisme : il fallait bien divertir les curistes !

RÉGIME DE VICHY

Commençons la visite par le chapitre le plus douloureux. De 1940 à 1944, la Ville a été le centre de l'État français. Et s'il est plutôt surprenant de ne pas trouver de musée dédié – d'ici 2025-26 vont commencer les travaux d'un lieu consacré aux 2000 ans d'Histoire de la Ville – un parcours aussi discret que complet permet d'identifier les bâtiments comme le Pavillon Sévigné (50 rue Kennedy) qui a été réquisitionné en 1940 et où Pétain réunissait son Conseil des ministres.

Ou encore, le fameux Hôtel du Parc (aujourd'hui divisé en appartements) dominant sur le parc des Sources. Les chambres avaient été transformées à la hâte en bureaux ministériels. Pétain y avait aussi son espace personnel, jusqu'à ce que les Allemands l'y arrêtent le 20 août 1944. Ce parcours en 23 points quadrille la ville et se visite en audio via des enregistrements à télécharger par QRcode. Très efficace, ce dispositif permet aussi de bien comprendre ce qui amène l'État-major français à faire de Vichy son centre névralgique.

De par son histoire thermaliste, Vichy jouit d'une infrastructure hôtelière et d'un réseau de téléphonie très supérieurs à la moyenne. Ce ne sont pas les Vichyssois qui choisissent ce régime mais bien l'État qui opte pour un maximum de praticité même si, est-il rappelé, « la population vichyssoise se laisse assez facilement séduire par le vieil homme », le saluant chaque dimanche au balcon. Ce



En d'autres thermes, ça a du cachet – ou de la pastille

travail d'historien rappelle aussi le destin funeste de quelques Résistants comme René Chabrier et Yvette Poucy.

ART NOUVEAU & ART DÉCO

Comme de nombreuses autres villes d'eau de la région (Evian-les-Bains, Aix-les-Bains, La Bourboule...), Vichy possède un patrimoine architectural splendide. Il y a ce qui émerge à la fin du XIX^e siècle comme le Palais des Congrès (1865) pour voir et être vu en pur style art nouveau. Avec ses pavillons Renaissance, ses verrières cerclées de métal et un "salon des fêtes" très richement orné, il remplit son rôle auprès des mondains. Mitoyen, ce qui porte encore le nom de "casino" au fronton est en fait l'opéra (de 1483 places !) qui accueille des concerts de variété, le Ballet Preljocaj ou du théâtre privé. Il se visite hors représentation et c'est un joyau.

Ensuite, s'orienter vers le quartier du vieux Vichy et entrer dans la renversante "nouvelle église Notre-Dame-des-Malades", bijou d'art déco. De l'extérieur, toute en béton, elle ne paye pas de mine conformément à la rigueur de ce style. Mais l'intérieur regorge de motifs graphiques, mosaïques, marqueteries, onyx... Construite dans les années 1920-30, car l'église Sainte-Blaise contiguë était trop petite, celle-ci est dessinée par des architectes de Vichy, Jean Liogier et Antoine Chanet. C'est un ravissement.

L'art déco ne se limite à cette église spectaculaire mais se rencontre partout dans la ville

En la quittant par le perron surélevé, ne pas manquer quelques mètres plus à droite, la maison natale d'Albert Londres transformée en petit musée. Le grand reporter a vu le jour en 1884 dans cette maison médiévale en briques rouges et cernées de tourelles. L'art déco ne se limite à cette église spectaculaire mais se rencontre partout dans la ville : la Poste place Charles de Gaulle ou par exemple, l'Hôtel de la Nouvelle France (10 rue Beauparlant), le lycée des Célestins (125 rue Maréchal Lyautey), ancien hôtel qui hébergeait le ministère de l'Intérieur dans les noires années 40, tout en courbes et balcon de fer forgé.

Visite de l'Opéra
Du mardi au dimanche de 14h à 18h ; 5€

LES THERMES

Impossible de ne pas évoquer enfin les

eaux, qui proviennent de la chaîne des Puys et qui traversent la plaine de la Limagne. Elles sont la richesse de Vichy. Neuf sources co-existent mais seulement une seule eau peut être dégustée sans prescription médicale, celle des Célestins (21,5°). Pétillante et salée. Le point névralgique est le Hall des Sources, vaste espace vitré un peu décati où l'on apprend que trois sources étaient déjà connues des gallo-romains mais que le thermalisme et l'embouteillage (apparu au XVII^e) connaissent leur essor au XIX^e avec l'arrivée des chemins de fer.

La célèbre pastille, créée en 1825, contient les principes actifs des sels de l'eau de Vichy obtenus par évaporation. On voit ici le jaillissement notamment sous cloche de la source Chomel à 43,5° et de la Grande Grille à 39° qui sort à gros bouillon. Ce bâtiment comme l'ensemble de la place et la très belle galerie en fer à cheval sont aujourd'hui un peu rouillés et vont faire l'objet d'une vaste rénovation d'ici 2025. Espérons qu'elles ne soient pas trop ripolinées non plus. Na pas manquer aussi la source des Célestins, dans un pavillon style Louis XV, en contrebas du parc du même nom ou la buvette Lardy en entrée de Parc, au nord. Quant à s'offrir les soins d'une cure thermique, c'est possible dans les très centraux Thermes des Dômes ou Callou. Mais pour le coup, l'intérieur est loin des fastes de Gellert au cœur de Budapest !

→ Où dormir ?

Hôtel Chambord

82, 84 rue de Paris – dès 68€ la chambre double

Hôtel Moderne

8 rue Max Durand – dès 58€ la chambre double

→ Où manger ?

Brasserie du Casino et des artistes

Photos d'artistes aux murs, ambiance art nouveau dans cet établissement construit en 1897. Au menu, plats traditionnels (sole meunière, bœuf charolais...)

4 rue du Casino
T. 04 70 98 23 06
Ouvert du jeudi au lundi, midi et soir

Jours de marché

Du mardi au dimanche de 7h à 13h dans une grande halle couverte magnifique. Place Victor Léger. À l'étage, des petits producteurs locaux.

→ Où acheter des pastilles Vichy ?

Chez Moinet

Confiserie familiale depuis 1852 avec profusions de pastilles, à la menthe bien sûr, à l'anis également, citron et depuis récemment à l'orange. On y trouve aussi sucres d'orge, caramels, sucettes pour les enfants réticents aux pastilles.

11 rue Georges-Clémenceau et 4 rue Source de l'Hôpital

→ Comment y aller ?

Lyon-Vichy en train

1h51 en direct, 30,20€. En voiture 163 km et 2h par l'A89 (13€ de péage) ou 156 km et 2h30 (sans péage)

Vichy-Montluçon en train

2h de train (changement à Riom-Châtel-Guyon), ou direct en autocar, même durée, 24,70€ et 11, 80€ en car ! En voiture : 1h06 et 97 km par l'A71 (6,90€ de péage) ou 84 km et 1h30 (sans péage)

→ Où se renseigner ?

Office du tourisme

19 rue du Parc
T. 04 70 98 71 94

→ Pour aller plus loin

En voiture

Partez à la découverte du Val de Sioule en visitant les très beaux villages de Charroux (médiéval) et Ebreuil (gallo-romain). Et surtout ne pas rater l'impressionnant chapelet de viaducs métalliques de la fin XIX^e pour la ligne de train Commeny-Gannat.

Sans voiture ?

Rejoindre Montluçon ville la plus peuplée du département (36000 habitants) même si la préfecture est Moulins. Ça se fait en TER en changeant à Riom-Châtel-Guyon. Son centre est circulaire et construit autour d'un château. Charmant. Louer un vélo à l'office du tourisme (ou le faire à pied) et filer par la voie verte dans une autre ville thermale de l'Allier, Nérès-les-Bains, charmante (bis). 7 km et trois viaducs (en pierre, ceux-ci).



MINISTÈRE
DE LA CULTURE

Liberté
Égalité
Fraternité

Journées nationales de l'architecture



© Léa Chassagne

ARCHITECTURES À HABITER



Dimanche 16.10.22 | 14h30 – 18h30

**15h : Conférence Journées Nationales
de l'Architecture par les Commissaires
d'exposition sur les «Maisons d'artistes».**

Entrée libre et gratuite

journesarchitecture.fr
#jnarchi

www.demeureduchaos.com
#jnaddc

LA DEMEURE DU CHAOS :

**Histoire d'un patrimoine durable
du XVII^e siècle à nos jours**

**Prolongation de l'exposition
dimanches 25/09, 02/10 et 09/10
Samedi 15 et dimanche 16 octobre**